DT
546.1
B26
1896
AFA

SMITHSONIAN
LIBRARIES

M. Barrat: Ogôué et Como.
(E/BSG).

of 1201

217
586.1
B24
1896
AFA

OGÔOUÉ ET COMO

(CONGO FRANÇAIS)

PAR

MAURICE BARRAT¹

Ingénieur au corps des mines.

L'auteur des pages ci-dessous n'est plus. Envoyé à Madagascar avec une mission du Gouvernement, il a succombé aux fièvres. Cette mort, cruelle, inattendue, soudaine, a tranché brusquement une carrière à peine commencée, — Maurice Barrat n'avait pas 28 ans, — mais dont les débuts accusaient de radieuses promesses.

Né à Toulouse le 8 septembre 1868, Maurice Barrat se distinguait, dès le lycée, par des succès exceptionnels dus à ses belles facultés et à la constance de son labeur. Après avoir conquis avec d'excellentes notes ses grades universitaires, après avoir mérité le prix d'honneur en mathématiques spéciales, il se prépara pour l'École normale et fut placé en bon rang parmi les admissibles. Entré le premier à l'École polytechnique en 1888, il adopta la spécialité d'ingénieur au corps des mines. Dès sa sortie de l'École nationale des mines, il était désigné, par le directeur de l'École, à l'administration du Congo français, qui demandait un jeune ingénieur pour le charger d'étudier sur place les ressources géologiques et minières de la contrée.

En juillet 1893, Maurice Barrat se mettait en route : il accomplissait son étude de N'Djolé à Franceville par l'Ogôoué, et de Franceville à N'Djolé, par terre, en pays inconnu. On trouvera dans la relation qui suit l'exposé des péripéties, souvent périlleuses, et aussi des résultats géographiques de ce voyage où Maurice Barrat fit preuve, dès ses débuts, des qualités de sang-froid et de résolution qui distinguent le véritable explorateur. Le succès de la mission fut officiellement constaté dans un rapport adressé au Ministère des Colonies par M. de Chavannes, lieute-

1. Communication adressée à la Société de Géographie dans sa séance du 6 avril 1894. — Voir la carte jointe à ce numéro du *Bulletin*.

naut-gouverneur du Congo, dont les appréciations sont tout à fait à l'éloge du jeune ingénieur.

L'obligeance de M. le Ministre des Colonies nous permet de donner ici quelques extraits de ce rapport daté de Libreville le 4 janvier 1894.

« J'ai l'honneur de porter à votre connaissance que M. l'ingénieur des mines Barrat, qui avait été chargé d'une mission géologique dans la région de l'Ogôoué et dans celle des monts de Cristal, rentre en France par le paquebot postal du 7 janvier courant, sa tâche sur les lieux étant terminée.

« En vous annonçant ce retour je tiens à vous faire connaître que M. Barrat, non seulement s'est acquitté de sa tâche (qui n'était point sans risques ni sans difficulté) à l'entière satisfaction de la colonie, mais encore qu'il l'a accomplie dans des conditions qui lui font pleinement honneur et dénotent chez ce jeune savant des qualités personnelles de la plus haute valeur et un rare mérite.

« Dans un rapport sommaire, dont je vous envoie ci-joint la copie, M. Barrat a exposé brièvement les conditions dans lesquelles sa mission s'est accomplie et a condensé en quelques lignes le résultat scientifique de ses recherches et de ses investigations. Je me plais à reconnaître que la manière même de ce rapport fait honneur à la modestie de son auteur et que la prudence des conclusions qu'il renferme est pleine de sagesse. »

.

« Lorsque M. Barrat aura produit les mémoires définitifs qui seront la conclusion de sa mission vous jugerez, Monsieur le sous-secrétaire d'État, de la récompense qu'il convient de donner au jeune savant qui nous a apporté, sans aucun souci d'intérêt personnel, le concours précieux de ses connaissances techniques et son dévouement. Pour ma part et dès aujourd'hui, en reconnaissance des services que nous a rendus M. Barrat, en raison des qualités de décision, d'énergie et de tact dont il a fait preuve dans des circonstances difficiles, et notamment lors d'une attaque de sa mission par les indigènes, à quelques jours de marche de Libreville, je me fais un devoir de le proposer pour la croix de la Légion d'honneur.

« C'est grâce aux mesures de prudence qu'il avait adoptées pour sa marche en pays inconnu, grâce au sang-froid avec lequel il a pris les dispositions de défense, qu'avec 7 miliciens seule-

ment il a pu repousser l'attaque de tout un village, n'ayant qu'un seul blessé sur 70 hommes et mettant en fuite les agresseurs, en leur infligeant des pertes sérieuses qui seront pour eux une dure leçon ».

L'année qui suivit son retour, Maurice Barrat, nommé inspecteur des travaux publics des colonies, partait pour la Réunion, Diégo-Suarez et la Nouvelle-Calédonie. Cependant le voyage fut interrompu dès les premières étapes et Maurice Barrat, rappelé en France par le Ministre des Colonies, y rentrait en mai 1895. En attendant la nouvelle destination pour laquelle il allait être désigné, il se rendait, en janvier 1896, à l'appel du gouverneur du Soudan, comme ingénieur-conseil chargé de résoudre certaines questions relatives à des concessions de mines d'or sur le Niger et le Falémé. Il utilisait ainsi le temps qui le séparait de la saison favorable pour se rendre à Madagascar où il devait procéder aux premières études d'établissement d'un grand réseau de voies de communication.

Cependant, de son voyage à Diégo-Suarez, Majunga et Tamatave, il avait rapporté des fièvres dont il était incomplètement guéri; mais, sourd aux conseils des affections éclairées qui l'entouraient, dominé par la suggestion du devoir à accomplir, comptant d'ailleurs sur l'air de la mer pour raffermir sa santé débilitée, il s'embarquait à Marseille le 25 mai dernier, sans avoir pris un instant de repos. Douze jours plus tard, le 6 juin 1896, il succombait, et son corps était enseveli dans les premiers flots de l'Océan Indien, à la hauteur du cap Guardafui.

Le temps avait manqué à Maurice Barrat pour faire plus que de se livrer à de premières recherches sur le terrain; il n'avait pas eu le loisir de consigner en des écrits développés les conclusions de ses enquêtes. Aussi l'énumération est-elle courte des documents dus à sa plume. Il s'était orienté dans le sens du développement colonial où son esprit lucide entrevoyait pour notre pays un renouveau de richesse, de force et de grandeur. Il a laissé, réunies dans de précieux cahiers, les premières notes d'une étude approfondie sur le domaine colonial de la France, envisagé au point de vue de ses ressources. On a vu aussi que l'administration avait reçu un exposé des observations faites au cours du voyage de Libreville à Franceville et retour, de ce voyage dont la Société donne, ici même, la relation accompagnée d'une carte. Sans doute, d'autre part, le gouvernement du Sénégal conserve-t-il les conclusions présentées par Maurice Barrat sur les sujets qui l'avaient amené à Saint-Louis au commencement de 1896.

Mais, les géographes comme les géologues ne manqueront pas d'apprécier un mémoire « Sur la Géologie du Congo français ¹ », dans lequel Maurice Barrat marque avec beaucoup d'autorité et une grande sûreté d'appréciation, l'état actuel des connaissances sur la configuration et la structure du Congo français et des régions voisines.

Extrait des *Annales des Mines* ², ce travail restera comme une excellente synthèse du sujet. Tel a été le jugement de l'Académie des sciences qui lui décernait, en 1895, une partie du prix Bordin.

Ainsi a passé cette vie fugitive qui n'a été qu'une aurore, mais une aurore dont les clartés ont fait surgir le mirage de brillants horizons, de prestigieuses perspectives d'avenir. Le jour s'annonçait radieux, tout s'est éteint brusquement. La sombre et banale fièvre a eu raison du jeune combattant dès ses premiers pas sur le champ de l'action. Elle a réduit à néant d'harmonieux équilibres de savoir et de pensées si bien préparés pour l'évolution d'une carrière féconde, pour l'accomplissement de généreux desseins.

Le nom de Maurice Barrat a été attribué à un square intérieur du lycée de Toulouse. A Toulouse également, une colonnette surmontée d'un buste perpétuera le souvenir du pauvre disparu. Les traits si distingués, si fins de Maurice Barrat se prêteront bien aux noblesses de la sculpture. Ce modeste monument sera l'hommage des douleurs inconsolables et des hautes espérances brisées.

C. MAUNOIR.

Chargé par le gouvernement d'une mission scientifique au Congo français, j'ai visité les régions de l'Ogôoué et du Como; ce sont les parties les plus anciennement occupées de la colonie, sinon les mieux connues, et j'ai quelques scrupules à les décrire après les Maistre, les Monteil et tant d'autres. L'occasion seule a fait de moi un explorateur.

Parti de Marseille le 10 juin 1893, à bord du *Thibet* j'eus quelques aperçus rapides et peu engageants de nos

1. *Sur la Géologie du Congo français*, in-8°, 132 pages, avec deux cartes en couleurs et une planche de coupes. Paris, chez Vve Dunod, 1895.

2. *Annales des Mines*, 9^e série, t. VII, avril 1895.

colonies de la côte occidentale d'Afrique. C'est le sol aride de Dakar, Conakry, cité encore rudimentaire au milieu d'une île verte, puis nos établissements de la Côte d'Ivoire, dont une barre redoutable rend l'accès si difficile, Grand-Bassam et enfin Cotonou, nécropole déjà très vaste, où je salue les tombes de quatre de mes anciens de l'École polytechnique, et de deux de mes camarades de promotion, victimes des balles dahoméennes ou du climat plus redoutable encore.

Libreville, la capitale du Congo français, paraît toute séduisante, après ces plages désolées, et si, de la haute mer, la masse grise de la *Minerve*, le ponton hôpital, éveille de fâcheuses appréhensions, l'œil court bientôt avec plaisir le long de la verte allée de cocotiers qui borde la plage, et se fixe sur l'élégante véranda du palais du gouverneur, qui se détache toute blanche sur le massif vert sombre du plateau de Kéréllé. A gauche on aperçoit, au fond de la place du Gouvernement, deux bâtisses massives et symétriques dont l'une est l'hôtel du commissaire général, M. de Brazza, puis l'église et l'originale maison en bois de la Compagnie anglaise du télégraphe; tandis que sur la droite, le long de la route qui conduit au village indigène de Glass, s'étendent des factoreries assez nombreuses.

Le 21 juillet, je m'embarque sur le Benguéla avec mon chef de convoi, M. Latouche, agent du Congo français, sept miliciens sénégalais et quelques serviteurs noirs. Après une courte escale à San-Thomé, île portugaise, en pleine exploitation agricole, nous sommes transbordés sur l'*Eclaireur*, élégant bateau de rivière, annexe de la Compagnie des Chargeurs réunis, qui doit nous porter à Ndjolé. Nous nous engageons dans l'un des bras du fleuve : les rives sont basses, couvertes de palétuviers enchevêtrés, au milieu desquels on aperçoit quelques misérables villages indigènes, puis les rives s'écartent, les papyrus succèdent aux palétuviers; les palmiers à huile montrent leur tronc grêle, couronné d'une gerbe de feuilles, les berges élèvent plus haut l'argile rou-

geâtre qui recouvre les couches de grès calcaire du sous-sol; l'horizon s'élargit un instant, puis se resserre limité par le rideau sombre de la forêt.

La première escale est à Achouka, où trois de nos compatriotes dirigent une importante plantation qui comprend déjà trente mille pieds de cacaoyers et de caféiers; l'un de ces messieurs, M. Scudier, se joint à la mission en volontaire. A Lambaréné sont établis un poste, des missions catholique et protestante, et plusieurs factoreries; près de là, on aperçoit le confluent du Ngounié avec l'Ogôoué, semblable à un lac piqué d'îlots boisés. A Ndjolé est la résidence de l'administrateur, bâtie dans une île; en face, sur la rive droite du fleuve, s'élève le poste dont l'importance est considérable; Ndjolé est en effet le point extrême atteint par les canonnières et par les autres bateaux à vapeur de faible tirant d'eau; au delà commencent les rapides au milieu desquels les pirogues seules peuvent s'aventurer; mais le fleuve étant encore la seule voie de pénétration qui soit connue, le gouvernement a donné le monopole du pagayage à deux peuplades du haut Ogôoué, les Okandais et les Adoumas, afin d'en assurer la régularité. Les factoreries n'ont pas le droit de dépasser Ndjolé; c'est là que les commerçants achètent l'ivoire et le caoutchouc que leur portent les Adoumas et les Okandais et qui proviennent de la région du haut Ogôoué; au retour, les pirogues étant peu chargées, le gouvernement leur confie les colis de toute espèce destinés à ravitailler les postes de l'intérieur. Au commencement du mois d'août, nous sommes en pleine saison sèche, il n'a pas plu depuis deux mois, les eaux sont déjà basses, et plus tard le fleuve ne serait plus navigable. Nous avons le bonheur de trouver à Ndjolé le dernier convoi adouma de la saison, et nous en profitons pour aller à Lastourville.

Les tribus qui peuplent la région du bas Ogôoué ont des origines diverses. Les autochtones sont représentés par le groupe Pongoué, auquel appartiennent les Gabonnais de

Libreville, les Gallois et les Ivilis de Lambaréné. La population gabonaise est abâtardie par l'intrusion d'éléments les plus divers : esclaves affranchis, Sénégalais, Croumans, etc., et corrompue par tous les vices qui sont chez les nègres le résultat le plus fréquent du contact avec le commerce et avec la civilisation. Les Gallois et les Ivilis, lors des premières explorations de l'Ogôoué, allaient acheter au marché de Lopé, chez les Okandais, les esclaves qu'ils revendaient aux traitants ou qu'ils employaient dans leurs plantations ; c'est grâce au concours de leur vieux roi Renoké que M. de Brazza a pu atteindre le pays des Okandais, et de là celui des Adoumas. Mais, depuis que la traite a complètement disparu de cette contrée, les Gallois et les Ivilis ont cessé de payer ; aujourd'hui ils vivent des richesses acquises dans le passé, et leur moralité n'est guère supérieure à celle des Gabonais.

Des races conquérantes venues du nord-est envahissent, depuis plus de cinquante ans, le bassin de l'Ogôoué et la région des monts de Cristal qui s'étend au nord. Refoulées d'une façon plus ou moins directe par les musulmans, comprimées entre la Sangha et les monts de Cristal, ces races prolifiques et guerrières, quela traite n'a jamais émasculées et corrompues, se déversent peu à peu dans les contrées du sud, qui ne sont habitées que par des populations clairsemées et peu résistantes, et où les attire en outre la possibilité de faire du commerce avec les blancs. Les Pahouins, M'Fans des monts de Cristal, ou Ossyébas de l'Ogôoué, sont la race la plus importante par son nombre et son acharnement ; nous aurons plus tard affaire à eux ; les Bakalais semblent s'être établis depuis longtemps dans l'Ogôoué, bien que leur berceau soit sur la rivière Sébé, comme Jacques de Brazza l'a signalé ; après avoir, en faisant un long détour, occupé le bas Ogôoué, le Ramboé, le Como et le Gabon, ils sont à leur tour refoulés par les Pahouins ; ils occupent encore une situation importante autour de Sam-

kiṭa (entre Ndjolé et Lambaréné) et sur le Ngounié; de là, ils s'étendent vers l'est, jusque dans les environs de Franceville, au sud des pays Okandais et Adoumas. Les Bakalais du bas Ogôoué sont plus actifs que les Gallois et les Iningas; ils sont grands chasseurs, font du commerce avec l'intérieur (plus tard nous reviendrons sur ce point); leur moralité n'est pas supérieure à celle des races qui les entourent; ils sont querelleurs et de mauvaise foi, plus insupportables encore que les Pahouins.

Le 4 août au matin, la mission s'embarque dans neuf pirogues armées de 150 payeurs. C'est dans un frêle esquif, large de 90 centimètres, long de 16 mètres, taillé d'une seule pièce dans le tronc d'un géant okoumé, que je vais naviguer pendant un mois et demi. Devant moi se tiennent le brigadier d'avant et le chef de pirogue, qui donne la direction; je suis mollement étendu, le dos appuyé à un coffre derrière lequel s'entassent dans un ordre parfait les colis les plus divers, des poules, un cabri, l'interprète et un boy; puis 20 payeurs se tiennent debout sur deux rangs; enfin le brigadier d'arrière, placé en équilibre sur la pointe du frêle esquif, lui imprime un mouvement vibratoire dont l'amplitude, parfois exagérée, le précipite dans le fleuve, à la grande joie de ses camarades; mais il se raccroche toujours, reprend sa place et recommence sa pantomime sans se décourager. Les pagaies élégantes frappent l'eau en cadence, à l'avant sonne la clochette, dont le bruit est cher au dieu du fleuve; de chaque pirogue s'élève un chant harmonieux et rythmé. Sur le fleuve majestueux, dans le décor grandiose de la forêt, qui s'étend sur les collines, et vient mourir aux berges, j'ai vécu des symphonies étranges, aux souvenirs persistants.

La douce rêverie est interrompue aux escales dans les villages, où nous achetons des vivres; les indigènes, habitués à voir passer les quelques agents du haut Ogôoué, viennent nous saluer, sans trop de curiosité. Le souvenir de M. de Brazza est encore vivant parmi eux; on espère tou-

jours que le grand chef descendra l'Ogôoué, et on ajourne indéfiniment jusqu'à son passage le règlement des vieilles palabres; j'admire comment un conquérant peut laisser d'aussi durables, d'aussi bienfaisants souvenirs à des populations soupçonneuses, parfois hostiles.

Aux rapides, là où les roches affleurent, le géologue se réveille en moi, et tandis que je donne quelques coups de marteau sur des schistes et sur des granits encore vierges, les Adoumas s'ingénient à tourner les difficultés qui se dressent devant nous. Dans les endroits peu profonds, ils déposent la pagaie et avancent à la perche; la pirogue cesse-t-elle de se mouvoir? ils se jettent à l'eau et la poussent; le courant est-il trop fort? on suit la berge de très près en maintenant l'embarcation par des lianes fixées à l'avant et à l'arrière; les lianes cassent-elles? la pirogue est entraînée à la dérive et risque fort de se briser contre un rocher. Enfin, quand la différence des niveaux est trop grande, quand le rapide devient une chute, il faut transporter les colis un à un et traîner la pirogue sur les galets jusqu'au bief supérieur. On avance lentement, les chavirages sont fréquents, des caisses sont perdues, d'autres sont mouillées et leur contenu moisit rapidement; le plus bel équipement est vite défraîchi et dépareillé; la tenue devient lamentable, mais on rit de toutes ces mésaventures.

Il fait si bon le soir, quand les tentes sont dressées sur un banc de sable bien blanc, contempler au ciel bien bleu des constellations nouvelles. On s'attarde à rêver; les hommes fatigués s'endorment autour des feux, et, dans le silence du camp, on n'entend plus que le chant monotone et nasillard de la sentinelle sénégalaise. Au matin, tandis que le jour rapide se lève sans aurore, tout le petit peuple s'agite dans le brouillard qui monte du fleuve, hâtivement on s'installe dans les pirogues, et on part joyeux sous le gai soleil; vers neuf ou dix heures, des nuages gris obscurcissent le ciel, mais il ne pleut jamais.

Après la zone littorale formée de bancs horizontaux de grès calcaires, d'âges crétacé et tertiaire, recouverts d'argile et d'alluvions de toute espèce, découpés de lagunes et de lacs nombreux, les premières collines apparaissent à Lambaréné; c'est un pointement granitique; au delà, les rives s'abaissent de nouveau jusqu'à Ndjolé, où le fleuve se resserre et où les rapides commencent. Le pays des Okotas est la région la plus tourmentée et la plus pittoresque; il s'étend de Ndjolé jusqu'au mont Obombi. Les collines et les rapides sont formés de micaschistes et de schistes métamorphiques fortement plissés, sur lesquels reposent les phyllades, qui s'étendent entre Ndjolé et Lambaréné et qui forment le versant extérieur de la chaîne côtière dont la direction est perpendiculaire à celle du fleuve. Les Okotas étaient autrefois établis sur les deux rives, mais déjà, en 1876, les Pahouins, descendus par la rivière Okano, les ont refoulés sur les îles et sur la rive gauche. Perpétuellement traqués, ils n'ont pas compris que leur intérêt serait de travailler pour nous, comme les Okandais et les Adoumas; ils subissent le sort des inutiles et disparaissent peu à peu comme leurs anciens voisins les Apingis, dont les deux derniers villages se sont réfugiés, quelques jours avant notre passage, chez les Okandais. On a donc à traverser une région à peu près déserte, où viennent seulement quelques chasseurs bangoués, variété de Bakalais, qui entretiennent de bons rapports avec les Apingis.

Le pays des Okandais commence après le mont Obombi, près duquel l'Ogôoué forme un vaste coude, au sortir d'un passage de 50 mètres à peine, la porte de l'Okandé. Des plateaux gazonnés interrompent la monotonie de la forêt et forment une bande qui s'étend assez loin dans l'intérieur; deux énormes massifs granitiques comprennent entre eux des quartzites ferrugineux qui constituent un riche minerai de fer, analogue à l'itabirite du Brésil et au minerai de Dielette. Les Okandais sont de robustes payeurs, fiers de leurs

richesses et de la beauté de leurs femmes. C'est du sud, de la plaine de l'Ofoué, habitée par les Conas et par les Cimbas, qu'ils tirent leurs esclaves et les produits divers qu'ils vont porter aux factoreries de Ndjolé. Le marché d'esclaves de Lopé était autrefois visité par les Gallois et les Ivilis; sur son emplacement s'élève un poste où réside le chef des convois okandais.

A partir de Lopé, le fleuve s'engage dans d'étroits défilés jusqu'aux sept villages d'Achouka, situés maintenant sur la rive droite de l'Ofoué; ensuite les schistes reparaissent, mais de moins en moins métamorphiques, et recouverts de bancs horizontaux d'arcoses jusqu'au massif granitique de Boué. Au milieu d'un chaos d'îles et de rochers, entre des berges élevées, on aperçoit un nuage blanchâtre : c'est la chute dont la hauteur varie entre 4 et 6 mètres. Un poste, situé au sommet d'une colline sur la rive droite, protège le passage contre les attaques des Ossyébas; au delà la navigation est plus facile, les rapides sont moins nombreux; le fleuve fait un coude, suit la direction générale des montagnes et creuse une véritable vallée. Le changement de direction a lieu au confluent de l'Ivindo, le plus important des affluents de l'Ogôoué après le Ngounié, et dont la chute est formée, comme celle de Boué, par un massif granitique. Les pirogues filent rapidement entre des berges peu élevées, formées de couches peu ondulées de schistes et de quartzites à grains fins; mais le pays est peu sûr. Un jour, au confluent du Lasir, un vieillard nous invite à entrer dans la petite rivière pour acheter du poisson. Nous flairons un piège et nous passons outre, mais bientôt des coups de feu retentissent à l'arrière; les Ossyébas ont tiré sur la dernière pirogue du convoi, les miliciens ont riposté et le tout sans résultat. Telle est la tactique des Ossyébas : s'ils peuvent blesser un payeur, les autres se jettent à l'eau, et la pirogue part à la dérive; les agresseurs la suivent de loin, le long des berges, et la pillent dès qu'elle est échouée.

Aux Pahouins succèdent les Chakés, qui leur ressemblent par plus d'un trait de caractère, et les Chébos, qui forment la transition entre les Chakés et les Adoumas. De Boundji jusqu'à Lastourville, le fleuve, barré par un important massif de granit, décrit un demi-cercle ouvert vers le nord. Boundji était, avant l'invasion pahouine, un marché important où les Okandais venaient chercher une partie des esclaves qu'ils revendaient à Lopé, aux Gallois et aux Ivilis; les Adoumas eux-mêmes s'approvisionnaient dans l'intérieur par l'intermédiaire des Adouandjis et sur le fleuve qu'ils remontaient jusqu'au confluent du Nconi; au delà, les indigènes communiquaient directement avec la côte par Mayoumba (itinéraire Mizon 1883). Lors du premier voyage de M. de Brazza (1876), les communications entre Lopé et Boundji étaient interrompues par les Ossyébas.

Au poste de Lastourville, nous passons huit jours à former un nouveau convoi, pour aller jusqu'à Franceville; c'est d'ailleurs un pays de délices; les moutons y sont gras, et le jardin de la mission catholique produit d'excellents légumes. Les Adoumas sont rieurs, mais dépourvus de toute noblesse de caractère; leurs femmes, à une très grande pureté de formes, joignent souvent un visage agréable; elles sont élégantes et coquettes en dépit de l'exiguïté de leur costume. Le pays a un aspect agréable. Les plantations et les villages nombreux entourés de bananiers parsèment la forêt de taches claires. De toutes parts les palmiers émergent et leur port gracieux rompt la monotonie. La chute de Doumé est la limite du pays adouma; elle est formée par des bancs horizontaux de quartzites à grains fins; au delà, on retrouve les couches horizontales de schistes et de quartzites, auxquelles se mêlent, à partir de Lastourville, des calcaires, des bancs horizontaux de grès et des massifs d'une roche dioritique. Les rapides sont formés, soit par des sables de grès, soit par des bancs de roches dioritiques; sur les berges argileuses s'élèvent des

villages bakotas et ombambas. Au delà du Liboumbi, les villages deviennent plus nombreux : c'est un extraordinaire enchevêtrement de races. Franceville est le dernier terme de la série de postes établis le long de l'Ogôoué ; son nom n'est qu'à moitié justifié, car, si le drapeau de la France y flotte depuis longtemps, il n'y a point encore de ville, mais seulement trois petites cases sur une colline, au bord de la Passa ; en revanche la vue y est fort belle ; le pays est montagneux, peu boisé, semé de villages ; à l'est on aperçoit les collines de sable et les plateaux de grès du pays des Batékés, tandis qu'à l'ouest s'étend le rideau de la forêt où nous allons bientôt nous engager.

Les races autochtones qui peuplent les environs de Franceville : Ondoumbos, Baroumbos, Bakanigués, Ondassas, sont les débris des Andjians qui formèrent, au ^{xv}^e siècle, un royaume dont l'existence était connue des Portugais ; les Aouandjis, très voisins des Adoumas, présentent quelques caractères communs avec les Aroumbos et les Ondassas. Les races conquérantes, Ombambas, Bakotas, Bakalais, sont venues par la rivière Sébé ; les premiers ravagent le pays et fournissent d'esclaves les Adoumas à l'ouest, et les Batékés à l'est ; les seconds vivent en bonne intelligence avec leurs voisins, de même que les Bakalais, qui sous le nom d'Oungomos, paraissent plus pacifiques que leurs frères du Ngounié ; toutefois les Bakotas et les Oungomos sont loin d'être aussi dépourvus de courage que les populations autochtones au milieu desquelles ils vivent.

Frappé de l'insuffisance du pagayage, qui ne saurait convenir à une exploitation méthodique du pays, j'avais formé le projet d'ouvrir entre Franceville et Njolé, une route de terre qui éviterait les coudes de l'Ogôoué, et qui pourrait plus tard devenir une voie de porteurs ; ainsi il deviendrait possible d'utiliser ces populations si dociles des environs de Franceville, les Ondoumbos, et surtout les Bakotas, plus robustes et plus courageux. Il ne nous fut pas difficile de

recruter une soixantaine de porteurs, parmi lesquels une quinzaine de Bakotas formaient une équipe d'élite. Nos préparatifs de voyage furent menés rapidement parce que de fréquents orages annonçaient l'arrivée prochaine de la saison des pluies.

Le 22 septembre au matin, nous nous lançons joyeusement dans l'inconnu. La petite troupe se déploie le long du sentier, drapeau en tête, et s'enroule autour des collines comme un immense serpent : elle est composée d'éléments fort hétéroclites, et on peut y compter les représentants de quinze races nègres parlant autant de langues distinctes et au milieu desquelles mon interprète Etouké, se meut avec la plus grande aisance. Étouké est un Pahouin de Libreville; doué d'une grande intelligence, et dressé par M. de Brazza lui-même, il est le modèle des serviteurs quand il le veut bien.

Les premiers jours du voyage sont agréables; il ne pleut pas trop, et nous ne sommes pas encore dans la forêt; les villages aroumbas se pressent sur les bords de l'Ogôoué, que nous passons près de la chute Machoco. Au bord du Libombi nous trouvons le village Olendé, signalé par M. Mizon, mais qui s'est déplacé depuis 1883. Au delà s'étendent les Ombambas, et se dresse le pic de Mouenda, la citadelle des Aouandjis; des bancs horizontaux de grès, en retrait les uns sur les autres, forment une sorte d'escalier de géants, que nos porteurs gravissent avec des difficultés inouïes. Au sommet le village ne se développe pas en une rue unique, comme tous ceux que j'ai déjà rencontrés, mais la longueur faisant défaut, trois rues parallèles se sont dessinées, reliées par des rues transversales et par des carrefours; je ne compte pas moins de 300 cases. Une population de plusieurs milliers d'habitants, curieuse et bruyante se presse autour de nous; je m'efforce d'éviter un conflit, car pas un de nous ne sortirait vivant de ce repaire. Le lendemain, nous descendons par un escalier aussi pénible

que celui de la veille, et nous songeons à notre posture s'il plaisait aux Aouandjis de nous lapider.

A 3 kilomètres de Mouenda s'étend un grand village bakota dont le chef nous reçoit avec déférence et nous loge dans une belle case longue de 10 mètres, large de 6, et haute de 8. Les Bakotas, peuple conquérant, sont robustes et courageux; ils ont de plus deux sentiments précieux, qui font complètement défaut aux Pahouins : le respect de la discipline et le goût du travail; ils paraissent nombreux; leurs villages sont grands et bien bâtis; ils constituent à mon avis, parmi les races indigènes, celle qui conviendra le mieux à une exploitation agricole et industrielle du pays.

Bientôt après, la saison des pluies bat son plein; nous entrons dans la forêt équatoriale et nos misères commencent. Rien ne peut exprimer la tristesse des longues journées de marche à travers la forêt monotone. Parfois le soleil brille, en de brusques éclaircies, et la chaleur devient intolérable; mais bientôt le ciel se couvre de lourds nuages noirs, le tonnerre éclate avec une intensité inouïe et le déluge commence. La pluie tombe par paquets, les flaques d'eau deviennent des mares, et les mares des lacs; le sentier où l'on marche se change en ruisseau, le ruisseau en torrent et le torrent en fleuve impétueux. On marche avec résignation, souvent dans l'eau jusqu'à la ceinture et jusqu'aux épaules; mais souvent aussi il faut s'arrêter, abattre les arbres, improviser des ponts et des radeaux. A midi, quand on s'arrête pour déjeuner, c'est à peine si l'on peut allumer un feu autour duquel on se serre, aveuglés par la fumée, et grelottant de froid, bien que le thermomètre marque 30° de chaleur. Vers 4 heures on s'arrête harrassé de fatigue et l'on est étonné de n'avoir fait que 10 ou 15 kilomètres. Rapidement les porteurs abattent à la machette les arbustes et les herbes, enlèvent les feuilles mortes, tandis que les miliciens dressent les tentes sous la haute futaie.

Le soir ce ne sont plus les douces rêveries du bord de la

rivière, c'est le sommeil pesant de fatigue et comme alourdi par toute l'humidité de l'atmosphère; parfois, au milieu de la nuit, éclate une tornade; les hommes, sans abri, se pressent autour de nous sous les tentes, et nous n'avons pas le courage de chasser ces pauvres diables, qui sentent, hélas! le nègre mouillé. D'autres fois le campement est envahi par les fourmis; elles se jettent à l'assaut en colonnes serrées, les officiers ramenant sans cesse les soldats égarés; on s'éveille piqué à la fois par des centaines de ces horribles petites bêtes, les couvertures, la moustiquaire, la tente, tout en est couvert et on croit être la proie d'un cauchemar quand on voit les vagues silhouettes des nègres gambader en hurlant dans la fumée des feux qu'ils allument à la hâte pour arrêter le flot toujours débordant de l'invasion. Une nuit je suis réveillé par un craquement; les porteurs affolés s'enfuient de tous côtés, renversant à moitié ma tente; après une minute d'angoisse un second craquement se fait entendre, suivi de mille petits bruits de branches froissées et cassées : c'est un géant de la forêt, pourri à la base, qui vient de s'abattre entre deux tentes.

Cependant, en dépit de ces difficultés nous faisons du chemin, les villages succèdent aux villages, les races aux races, les cours d'eau aux cours d'eau. Les Bakotas s'étendent sur le Lekélé et sur la rive droite du Léyou, tous deux affluents de l'Ogôoué, tandis que sur la rive gauche sont établis les Oungomos (Bakalais de l'intérieur) qui vendent des moutons, de l'ivoire et des esclaves aux Adoumas. Le pays est montagneux, mais la géologie paraît ici beaucoup plus simple que dans le fleuve et c'est une pure illusion : en effet, tandis que, dans le lit de l'Ogôoué, on apercevait le substratum, dans l'intérieur on marche continuellement sur les grès superficiels, au milieu desquels paraissent seulement les sommets des massifs granitiques. Les monts Saménamenga forment la ligne de partage des eaux entre le bassin de l'Ogôoué (Lekélé, Léboka, Léyou) et celui du Lolo (Liébiou).

Ils semblent se diriger parallèlement à l'Ogôoué, jusqu'aux Adoumas et sont probablement formés par la continuation des massifs granitiques de Boundji; parmi les bancs de grès blanc qui les recouvrent, on trouve, en effet, des blocs de granit, et aussi un filon de diorite qui remplit une faille de 3 mètres de large, dont les parois s'élèvent à pic à une centaine de mètres; les eaux d'un ruisseau coulent en cascades sur la diorite, et c'est par ce singulier escalier que l'on atteint le village Oungomo situé sur la crête. Les parois de grès sont garnies d'un minéral concrétionné, oxydé, et qui rappelle certains minerais complexes de fer, plomb, zinc, argent, etc.; on est malheureusement trop loin de la côte pour songer à une exploitation.

Sur le versant ouest des monts Saménamenga, nous trouvons les Aouandjis et les Andjabis, qui sont les Adoumas de l'intérieur. Le Lébiou, affluent très important du Lolo, coule d'abord du sud au nord, puis de l'est à l'ouest; son bassin occupe presque toute la région comprise entre le Lolo et l'Ogôoué, au sud des Adoumas, région extrêmement marécageuse. Sur la rive gauche du Lolo, dans le bassin de son important affluent le Ouaya, dont le confluent est près de Lastourville, nous retrouvons les Bakalais et une de leurs variétés, les Bahoubis, qui paraissent moins hospitaliers et plus soupçonneux; deux fois ils nous refusent des guides. Les Bahoubis occupent également le bassin du Ouengué, affluent de l'Ofoué; mais, au delà d'une chaîne de montagnes sur laquelle les premières prairies nous rappellent le pays des Okandais sont établis les Matchangos, qui sont en effet les premiers représentants du groupe okandais; en même temps apparaissent les mêmes blocs de quartz, que l'on trouve sur les collines de Lopé, mais en outre du calcaire, et sur les sommets du grès blanc.

Bientôt nous arrivons à l'agglomération de villages cimbas, qui, au bord de l'Ofoué, à une centaine de kilomètres de Lopé et d'Achouka, forment le royaume de

Moutamba. Nous voici chez le seul chef vraiment important que j'aie rencontré dans mon voyage; les autres n'ont guère d'autorité que dans leur village ou dans leur tribu. Placé au point de contact de plusieurs races, et au point de croisement de plusieurs routes commerciales, celui-ci a, par sa seule habileté, imposé son autorité aux diverses peuplades de la région : c'est de lui que dépend le succès de notre voyage. Va-t-il nous ouvrir les routes de l'ouest ? Va-t-il comprendre tout l'intérêt qu'il y aurait pour lui à ce que des factoreries vinssent s'établir dans son royaume ? Ou bien va-t-il s'entêter aux vieilles formules, à ce système des intermédiaires, qui rapporte si peu à l'indigène producteur ? Va-t-il se laisser circonvenir par nos bons amis les Okandais, qui viennent chercher ici par l'Ofoué leurs esclaves, leur caoutchouc, mais qui n'ont jamais voulu y conduire un Européen, et qui paraissent fort dépités de nous y voir ? Va-t-il écouter aussi les Bakalais, qui font jusqu'à Ndjolé, jusqu'à Samkita et jusqu'au Ngounié le même trafic, mais par les routes de terre ? Telles sont les questions qui se pressent dans mon esprit, tandis que s'avance Moutamba, majesté simiesque.

Un court pantalon bouffant, en étoffe du pays, une ceinture et une casquette en peau de panthère, quelques peintures blanches sur la poitrine et sur les bras, telle est la tenue de gala du roi Moutamba; c'est un vieillard, petit, maigre, falot; il agite dans sa main gauche une double sonnette de féticheur, symbole de sa mystérieuse puissance, et porte le trône sous son bras droit. Ses ministres le suivent, moins élégants; pas de peau de panthère, et seulement des peintures rouges, le blanc étant réservé à la majesté royale. La cour s'installe en face de notre case et la conversation s'engage; après les préliminaires d'usage, je fais défiler devant le roi les riches présents que je lui destine; ses ministres poussent des cris d'admiration et d'envie; il reste impassible; seulement il retourne avec soin

les miroirs que je lui offre : sa religion lui défend d'en voir l'éclat dérobé au soleil. Les étoffes, les chapeaux et couteaux, les colliers de perles, défilent devant lui, puis le sel, la poudre, les fusils ; il demeure impassible ; mais j'aperçois un clignement satisfait de ses paupières royales et fripées ; il va parler ; il parle. A la magnificence de mes présents, il a reconnu que je suis un grand chef, sans doute le frère du grand commandant (M. de Brazza) qui passa autrefois dans la grande rivière (l'Ogôoué) et dont ses amis les Okandais lui ont raconté les exploits (sans aucun doute, répond mon interprète avec assurance, mon maître est le jeune frère du grand commandant), et l'entretien finit sur cet innocent mensonge. Le soir Moutamba vient nous voir, dépouillé de la pompe royale, et s'installe sous l'auvent de notre case, dont la forme arrondie et les piliers élégants caractérisent l'architecture des Cimbas. A son tour le roi fait défiler devant nous les cabris, les poules et les régimes de bananes qu'il nous destine ; il cause amicalement avec nous. Plusieurs routes partent d'ici : c'est d'abord la route des Okandais, qui aboutit à Lopé ; il faut six jours pour la parcourir ; les Okandais mettent également six jours à remonter l'Ofoué, qui est navigable, aux hautes eaux, jusqu'à une chute située un peu plus haut que le point où nous sommes ; on met deux jours pour descendre d'ici à Achouka. Les Bakalais parcourent trois routes qui aboutissent, l'une à Ndjolé, l'autre à Samkita, la troisième aux chutes de Samba, sur le Ngounié. Le village de Moutamba est un important marché de caoutchouc et d'esclaves, qui s'approvisionne dans les contrées peuplées de l'est et du sud, par l'intermédiaire des Oungomas et des Bapoubis ; les Okandais viennent y chercher leurs esclaves et le caoutchouc, qu'ils vont vendre à Ndjolé ; les Bakalais, à travers la région presque déserte qui s'étend entre l'Ofoué et Ngounié, font des caravanes nombreuses, des convois d'esclaves destinés aux Gallois, aux Ivilis, à toute la région voisine de la côte,

où les bateaux des traitants portugais venaient autrefois les chercher dans les lagunes (cap Lopez, Fernan Vaz, Sette Kama, etc.); la traite n'existe plus, mais l'esclavage domestique persistera longtemps encore; les Bakalais, très actifs, portent aussi le caoutchouc et l'ivoire aux factoreries du bas Ogôoué et du Ngounié.

Ainsi, par l'exploration des affluents de gauche de l'Ogôoué, se précisent les idées encore confuses et incertaines que l'on avait sur la traite, et sur le commerce de ces régions. Les voyages de Jacques de Brazza dans la Sébé, et de Crampel dans l'Ivindo, avaient dévoilé les mystères de l'invasion des barbares du nord (Pahouins, Bakalais, Bakotas, Ombambas, Oumbétés) dans les pays plus civilisés et plus corrompus du sud. Ici nous assistons au conflit des deux éléments, et nous voyons chaque race envahissante se développer, suivant ses instincts, mais aussi en subissant la réaction du milieu. Tandis que les Pahouins détruisent tout sur leur passage et ne tolèrent point leurs voisins, tandis que les Ombambas et les Oumbétés guerroyent sans cesse contre les débris du vieil empire andjiani, les Bakotas, plus doux, se sont contentés de s'établir dans une contrée plus fertile et plus riche que celle dont ils sont issus, et sont disposés à travailler pour les blancs; les Bakalais, enfin, hardis chasseurs et voyageurs, ont parcouru rapidement tout le bassin de l'Ogôoué, le Como, la Gabonie, mais se replient à leur tour devant les Pahouins plus redoutables; si, avec une très grande souplesse, ils semblent s'accommoder de tous les voisins qui leur sont utiles tout en les molestant, s'ils servent d'intermédiaires dans la plupart des transactions, il ne paraît pas que nous puissions tirer grand parti de leurs qualités, à cause de l'amour qu'ils professent pour la vie nomade et pour l'indépendance, à cause surtout de la mauvaise foi qu'ils manifestent dans la région du bas Ogôoué, où ils sont en contact avec nous.

La route de Ndjolé suit d'abord la rive droite de l'Ofoué, et remonte vers le nord à travers les villages conas, du groupe okandais, tandis que la route de Samba descend vers le sud. Après avoir traversé l'Ofoué, on arrive dans un pays nouveau formé de plateaux gazonnés, au milieu desquels s'élèvent des pics rocheux surmontés de bouquets d'arbres. Nous faisons l'ascension du pic le plus haut de la région, le mont Désousa, dont les flancs sont couverts de calcaires et de schistes éboulés, et dont le sommet est un plateau de grès, recouvert d'argile rouge. Le pays est parcouru par des troupeaux de bœufs sauvages; l'air que l'on y respire est frais et pur; les Européens s'y porteraient sans doute à merveille. On rencontre de rares villages bakalais; le sol est moins fertile que celui de la forêt, les bananiers y poussent mal, la nourriture indigène se réduit au manioc, aux arachides, dont les plantations de peu d'étendue sont cachées au milieu de petits bois. Cette région, qui est la continuation du pays des Okandais, conviendrait à l'élevage et à certaines cultures spéciales, comme graines oléagineuses et tabac. Les Bakalais nous accueillent avec une certaine méfiance, ils craignent que l'établissement des Européens dans leur pays, ne ruine leur commerce de transit; bientôt ils nous refusent des guides et des vivres; ils veulent nous arrêter, mais je sais que nous ne sommes plus loin du but, rien ne pourrait nous empêcher de l'atteindre. Résolument, nous nous engageons de nouveau dans la forêt mystérieuse, sur le chemin de la famine.

Pendant cinq jours, nous marchons de toutes nos forces, guidés par la boussole. Point de villages, mais seulement, tous les 5 ou 6 kilomètres, des campements abandonnés qui nous indiquent que nous sommes dans un sentier fréquenté; les vivres font complètement défaut, la chasse ne donne rien, la forêt immense semble déserte. Bientôt mes compagnons et moi sommes obligés de nous rationner à

deux bananes par jour; les hommes mangent la résine des arbres et l'argile des nids de termites; parfois on trouve un arbre à kola, dont les fruits nous donnent une vigueur factice. Vers la fin nous rencontrons quelques caravanes indigènes qui nous précédaient, mais elles ont strictement leurs vivres de route, et ne peuvent point nous en céder; pourtant quelques femmes, émues de pitié, ont donné du manioc aux plus faibles de la troupe qui tombaient d'inanition, immobiles et froids comme des cadavres. En même temps les fatigues augmentent, le pays devient accidenté et pittoresque, et si nous n'avons guère l'esprit à admirer les torrents qui bouillonnent au milieu des gneiss, des mica-schistes et des granits, nous sommes heureux tout de même de retrouver le pays des Okotas. Nous avons traversé les bassins du Lélédi et du Ningoué, et nous arrivons enfin à un grand village akalais, au bord de l'Abamié, torrent qui se jette dans l'Ogôoué, en face de l'île de Djambala où nous avons passé la première nuit, en partant de Ndjolé. Le village est de construction récente, et on lui a donné le nom de Njolé, en l'honneur des factoreries de l'Ogôoué; nous y trouvons des échantillons de toutes sortes de marchandises et même du *tafia* dont nous étions privés depuis plus d'un mois. Trois jours de marche à travers un pays difficile, habité par les Ossyébas, et nous arrivons au bord de l'Ogôoué, au village pahouin de Dongomikoa. Nous reconnaissons à peine le passage, tant il est changé par la crue extraordinaire de l'Ogôoué; le niveau du fleuve s'est élevé de 6 à 7 mètres depuis notre départ; c'est maintenant une énorme nappe d'eau grise, large de plusieurs centaines de mètres, qui s'écoule rapidement et entraîne des arbres, des îles flottantes et les débris des villages submergés.

L'extrémité de l'île de la résidence nous cache le poste; mais, en face de nous, s'étend la ligne des factoreries qui commencent à être inondées. Nous avons mis un mois et demi à venir de Franceville; mais en saison sèche, et quand

la route sera mieux connue, on pourra la faire en vingt ou vingt-cinq jours.

J'avais l'intention de rentrer à Libreville, en traversant les monts de Cristal et le pays des Pahouins; toute cette région, qui s'étend au nord de Ndjolé et à l'est de Libreville, est en effet mal connue et même d'un accès difficile, à cause du mauvais esprit de ses habitants. Après un repos d'un mois, pendant lequel M. Latouche a beaucoup souffert d'une plaie au pied aggravée par les fatigues de la marche, pendant laquelle aussi tous les porteurs ont été atteints de dysenterie, je repars pour l'inconnu avec M. Scudier, et les plus valides de mes hommes.

Nous marchons droit au nord, en remontant le cours de la rivière Misangué, qui se jette dans l'Ogôoué, près du poste de Ndjolé; nous coupons une route commerciale importante, qui va de Boué aux factoreries du Ramboé et du bas Como; celle que nous suivons amène au contraire les produits du haut Como à Ndjolé; il n'y a pas à s'étonner de ce que ces produits ne suivent point la voie du Como; le fleuve n'est qu'un torrent dans la partie supérieure de son cours, de plus les Pahouins sont de très mauvais payeurs; enfin la plupart des villages sont en guerre les uns avec les autres, ce qui oblige les caravanes à faire de longs détours, à suivre non la voie la plus naturelle, mais celle qui traverse les villages amis; nous rencontrons une caravane comprenant environ 30 hommes et 20 femmes, venant de l'intérieur avec des charges de caoutchouc et quelques cabris. Le pays est formé de collines argileuses dont la direction générale est toujours sensiblement nord-sud; dans le lit des torrents on aperçoit des couches de schistes fortement plissés, et qui, par leur décomposition superficielle, donnent de l'argile.

La route oblique ensuite vers l'ouest et traverse le bassin de la Banga, affluent de l'Ogôoué, qui se jette entre Érérebolo et Samkita; c'est le long de cette rivière que l'in-

vasion pahouine, venue du nord-est, se déverse dans le bas Ogôoué. Le pays, toujours recouvert de forêts, devient plus accidenté et plus pittoresque; aux schistes succèdent des roches granitiques; les sommets s'élèvent peu à peu pour former la ligne de partage des eaux des bassins de l'Ogôoué et du Como; ce dernier est extrêmement resserré; à peine avons-nous franchi le premier affluent, que nous entendons le bruit des rapides du fleuve; nous sommes bientôt sur sa rive gauche, tout près de sa source; d'énormes blocs de roches se dressent au bord du sentier; le Como, torrent impétueux, creuse péniblement son lit dans le sol résistant; tantôt il saute de table en table, tantôt il se précipite en d'étroits défilés, dont la largeur est à peine de 5 ou 6 mètres, et d'où il sort tout bouillonnant; tantôt il s'élargit jusqu'à 40 ou 50 mètres, et son lit se parseme d'îlots granitiques, recouverts d'une étrange végétation de palmiers et d'aloès; sur ce sol granitique la forêt est moins dense que sur les collines argileuses de l'Ogôoué; la flore semble différente et plus riche; dans les clairières nous marchons parfois sur des tapis de bégonias.

La pluie nous laisse quelque répit et nous permet d'avancer rapidement; pendant deux jours, nous longeons la rive gauche, et nous ne traversons que des torrents sans importance; puis nous passons le fleuve en face d'un village pahouin sur une mauvaise pirogue, en dépit d'un courant extrêmement rapide; le fleuve encore étroit (environ 50 mètres), coupé d'îles nombreuses, paraît assez profond. Les habitants du village Eouanga nous accueillent avec méfiance, se plaignent de leur misère, de la guerre, qui rend tout commerce impossible; ils veulent quitter leur village, qui est bien délabré, pour aller s'établir sur les rives plus paisibles et plus riches de l'Ogôoué. Nous suivons ensuite la rive droite du Como, nous traversons le Nfounané, torrent aussi important que le fleuve lui-même, et, après avoir coupé la dernière boucle du Como, nous arrivons à la mis-

sion américaine de Foula-Bifoum. Les Pahouins du haut Como se sont montrés méfiants, soupçonneux, avides; ils ont mis notre patience à de dures épreuves; la région est peu sûre, les guides n'ont consenti à nous suivre que bien armés et en nombre respectable, de peur d'être attaqués au retour; mais en somme, avec beaucoup de prudence, nous avons pu traverser la région des monts de Cristal, sans coup férir, en dépit des plus sombres pronostics.

A Foula, nous entrons dans la zone littorale, le Como devient navigable; en pirogue, en profitant de la marée qui s'y fait sentir dans l'estuaire du Gabon, on peut arriver à Libreville en deux jours; mais je tiens à arriver par terre, en traversant la région qui s'étend au nord de l'estuaire, et qui est encore presque complètement inconnue; pour la première fois, une mission venant de l'intérieur, arrivera dans la capitale; je me contente donc d'avertir le Commissaire général de l'issue prochaine de notre voyage, bien loin de me douter que, dans les 200 kilomètres qui nous restaient à franchir, allaient surgir les difficultés les plus grandes.

En partant de Foula-Bifoum, nous remontons vers le nord, et nous nous enfonçons de nouveau dans l'intérieur. Nous traversons une série de plateaux qui séparent d'une manière assez indécise le bassin de l'estuaire de celui du Tembanî. Mais bientôt nous sentons l'hostilité croître autour de nous; dans les villages, on essaye de nous voler; en route, nous sommes épiés, tantôt précédés, tantôt suivis, par des troupes d'hommes armés; les Sénégalais de l'escorte deviennent inquiets, irritables; plusieurs fois M. Scudier et moi sommes obligés de les calmer, de les exhorter à la patience, de leur intimer l'ordre de ne charger leurs fusils qu'à notre commandement; mais nous nous tenons prêts à tout événement; le soir, nous faisons coucher tous les hommes autour des tentes, nous doublons les sentinelles; en marche, nous distribuons les miliciens le long de la colonne, pour éviter que les Pahouins ne surprennent et n'enlèvent les porteurs

isolés; malgré toutes ces précautions l'orage devait éclater.

Le 21 décembre, à trois heures de l'après-midi, au moment où nous traversons deux villages, les Pahouins se précipitent sur un groupe de porteurs, leur arrachent leurs charges et essayent d'entraîner les plus jeunes; les coups de feu partent de toutes parts, des cases et des plantations qui les entourent. La colonne est coupée en deux. M. Scudier et moi sommes entre les deux villages avec Etouké et deux miliciens, entourés de quelques porteurs qui se sont jetés à nos pieds; le gros de la troupe et l'arrière-garde commandée par le sergent sénégalais Yombic, sont restés en dehors du premier village. Les Pahouins, armés de fusils à piston, nous entourent de toutes parts, mais ne peuvent résister longtemps à notre tir plus rapide et plus efficace; deux ou trois fois ils reprennent l'offensive et essayent de nous surprendre en se glissant entre les plantations et les cases, mais toujours ils sont repoussés. De son côté, le sergent Yombic et les autres miliciens leur donnent la chasse, réunissent les porteurs, passent une petite rivière, et nous rejoignent guidés par nos appels; dès lors, nous sommes tous réunis, et la partie est gagnée. Protégés par nos feux de salve, les porteurs reprennent leurs charges, et nous restons maîtres du champ de bataille. Six cadavres pahouins gisent dans la cour du premier village; des blessés se sont réfugiés dans les plantations, où l'on entend des gémissements et des râles et les cris aigus d'une femme atteinte sans doute par une balle perdue; de notre côté, un milicien est assez grièvement blessé. La leçon aura été dure pour mes agresseurs; il faut la rendre complète; quelques bouteilles de pétrole, destinées à nos lampes, sont versées sur les cases des deux villages qui flambent bientôt d'un feu clair, sous la brise légère. Nous marchons lentement à travers les plantations, en tirant de temps en temps quelques coups de feu, à droite et à gauche, auxquels répondent les tonneaux de poudre qui éclatent dans le village incendié.

Nous laissons à gauche un sentier sur lequel se pressent des pas nombreux et nous marchons jusqu'à la nuit. Au milieu de la forêt, étendus sur le sol, dévorés par les moustiques, nous délibérons sur le parti qu'il faut prendre. Il ne faut point songer à battre en retraite, à retourner à Foula; l'effet serait désastreux, et ce serait peut-être le moyen le moins sûr; au contraire, il faut aller de l'avant et tâcher d'arriver le plus vite possible à Libreville; le danger est que, si nous nous laissons devancer par la nouvelle de notre attaque, nous aurons à nous méfier d'embuscades nombreuses, et peut-être à livrer jusqu'aux environs de la capitale une série de combats; je suis gêné par le nombre de mes porteurs et par leur lâcheté; je ne dispose que d'une dizaine de fusils et je crains que les Pahouins ne nous enlèvent du monde, ce qu'il faut éviter à tout prix, car les malheureux seraient impitoyablement dévorés. Pendant que nous nous livrons à ces réflexions, nous entendons sur la gauche, au fond d'une vallée, le bruit un peu assourdi du tam-tam de guerre; il y a là sans doute un village où se sont réfugiés nos agresseurs, et où ils nous attendent le lendemain en s'excitant toute la nuit, par des chants et par des danses. Au matin, nous partons avant le lever du soleil, nous évitons fort heureusement le piège que l'on nous a tendu, nous passons près de nos ennemis sans éveiller leur attention; à notre tour, nous les précédons. Vers huit heures, nous entrons dans un nouveau village, où l'on nous reçoit sans hostilité; on ne sait encore rien; nous prenons des guides, et le lendemain soir, à neuf heures, nous arrivons à Libreville, après avoir traversé la région saumâtre de la rivière Ikoï. En trois jours, malgré l'attaque, les difficultés de la route, nous avons parcouru 100 kilomètres.

Les Pahouins de la région de Libreville, encore anthropophages et bien armés, sont des voisins redoutables; il y a quelques années, le commerce était florissant dans le bas Como et sur le rivage nord de l'estuaire; de nombreuses

factoreries y étaient établies, qui ont dû se retirer peu à peu par suite de l'hostilité croissante des indigènes. Les pillards n'ont jamais reçu que des corrections incomplètes; sans doute l'on envoyait des canonnières pour les châtier, mais celles-ci ne pouvaient que détruire les villages riverains; les Pahouins en étaient quittes pour se retirer dans l'intérieur où ils étaient dans une complète tranquillité. Pour la première fois, leur retraite a été violée, et sans doute nous avons eu à supporter l'effet de haines anciennes, mais ils ont reçu une première leçon, et, par la route que nous avons ouverte, ils pourront s'attendre à en recevoir de nouvelles.

Après avoir esquissé en quelques rapides tableaux les différents aspects des pays que j'ai traversés, leurs joies et leurs tristesses, les enthousiasmes qu'ils inspirent et les dangers que l'on y court, il me reste à résumer en quelques mots les résultats de ma mission.

Au point de vue géographique, nous avons complété sinon achevé, l'étude du bassin de l'Ogôoué; le fleuve lui-même est connu depuis une vingtaine d'années et M. de Brazza en a donné une description magistrale; mais peu de ses affluents avaient été étudiés; sur la rive droite, Jacques de Brazza avait remonté la rivière Sébé, Crampel avait traversé le bassin de l'Ivindo; sur la rive gauche, toutes les rivières comprises entre le Libombi et le Ngounié, restaient entourées de mystères, la région était en blanc sur les cartes; j'ai eu l'occasion de signaler ces affluents en racontant mon voyage de Franceville à Ndjolé; passant ensuite sur la rive droite, nous avons traversé le bassin de la Banga, découvert les sources du Como et donné quelques détails nouveaux sur les environs de Libreville. Nous nous sommes efforcés, au milieu du chaos des races, de déterminer les caractères essentiels à chacune d'elles, de les grouper en grandes familles, de distinguer l'élément autochtone de l'élément conquérant; nous avons essayé de retracer les grandes lignes de l'histoire de l'invasion, et de montrer comment les divers peuples conqué-

rants, Bakalais, Ombambas, Bakotas, Pahouins, se développent suivant leur génie propre, et suivant les influences du milieu; comment les peuplades autochtones disparaissent quand elles sont inutiles, ou résistent quand elles consentent à travailler pour nous; nous nous sommes surtout préoccupés des services que l'on peut attendre de chacune de ces races, des espérances que l'on peut fonder sur chacune d'elles.

Au point de vue géologique, nous avons déterminé les éléments essentiels de la constitution de cette chaîne qui semble se prolonger, avec une assez grande régularité, le long de la côte occidentale d'Afrique; par l'étude du sous-sol, nous avons retrouvé les trois zones qui se manifestent à la surface : une bande littorale de largeur variable, atteignant parfois 100 kilomètres, formée de couches horizontales de grès calcaires, découpée de lacs nombreux et de baies profondes; une chaîne d'âge ancien, formée de gneiss, de micaschistes, de schistes métamorphiques fortement plissés, avec de puissantes veines granitiques; puis des couches peu ondulées de schistes et de quartzites avec, en certains points, des massifs de calcaire, le tout recouvert d'une épaisse formation de grès horizontaux, qui s'avancent même sur les sommets de la chaîne entière. Zone littorale, région montagneuse, région des plateaux, tels sont les trois aspects que présente le pays, quand on s'avance de la côte vers l'intérieur. La forêt équatoriale s'étend sur les terrains argileux qui proviennent de la décomposition des schistes, et sur les alluvions qui couvrent la zone littorale; elle est plus clairsemée dans les parties où le quartz prédomine, elle disparaît presque sur les plateaux de grès et de sable.

L'Ogôoué prend sa source dans la région des plateaux; la partie supérieure de son cours jusqu'à Franceville est encore peu connue; à partir des chutes de Poubara et de Machoco, il coule dans une vallée dont la direction moyenne est parallèle à la côte et aux plissements du terrain, jusqu'au confluent de l'Ivindo, sauf dans la partie comprise entre

Doumé et Boundgi ; les rapides sont formés, soit par des bancs de roches, granits ou diorites (Boundgi, Léboka), soit par des dalles de grès (Mopoko) ou par des bancs de quartzites (Doumé). A partir de l'Ivindo, le fleuve creuse péniblement son lit à travers la chaîne côtière, perpendiculairement à sa direction, c'est-à-dire est-ouest ; les rapides se succèdent sans interruption, excepté en amont de la chute de Boué, où s'étale un bief navigable d'une certaine longueur. A Ndjolé, l'Ogôoue a franchi les dernières barrières du pays des Okotas ; il prend alors son allure de grand fleuve et coule majestueusement vers la mer ; son delta s'est singulièrement retréci depuis le diluvium ; il est probable, en effet, qu'il s'étendait à cette époque du cap Sainte-Catherine au cap Estérias, comprenant ainsi la lagune de Nkomi et le Fernan Vaz, toute la région des lacs, le Ramboé, le Bokoué et l'estuaire du Gabon ; le Como, au contraire, issu des plus hauts sommets des monts de Cristal, paraît avoir toujours eu, du moins dans la partie supérieure de son cours, une existence propre.

De l'étude sommaire qui précède, il résulte que l'Ogôoue constitue, à partir de Ndjolé, un moyen de pénétration insuffisant ; le pagayage, tel qu'il existe actuellement, et il paraît bien avoir atteint sa perfection, ne saurait suffire à une exploitation régulière du pays ; sans doute les pirogues des Okandais et des Adoumas parcourront encore pendant longtemps certaines parties les plus navigables du fleuve, pénétreront dans l'intérieur par quelques-uns de ses affluents (Ofoué) ; mais ce ne seront jamais que des auxiliaires, et, jusqu'à ce qu'un chemin de fer suive le cours de l'Ogôoue, il faudra avoir recours à une voie de terre. C'est pour ouvrir cette voie que nous avons fait le trajet de Franceville à Ndjolé. En une vingtaine de jours au plus, les produits du haut Ogôoue, seront apportés aux petits bateaux à vapeur ou à pétrole qui peuvent remonter le bas fleuve, tandis que ceux du pays des Batékés iront par l'Alima et le Congo

prendre la voie française qu'une Société est en train d'étudier entre Brazzaville et Loango, ou la voie belge qui doit relier Léopoldville à Matadi. Le portage existe déjà depuis longtemps entre Loango et Brazzaville; mais il est fait par les populations voisines de la côte dont les exigences deviennent de plus en plus grandes; le transport d'une tonne arrive à coûter 1,500 francs; au contraire, entre Franceville et Ndjolé, il conviendra d'employer des gens de l'intérieur que l'on pourra avoir à bien meilleur compte.

Le pays est encore trop peu connu pour que l'on puisse porter un jugement définitif sur ses richesses minérales. Dans la vallée du Niari-Kouilou existent d'importantes mines de cuivre qui sont exploitées, d'une façon rudimentaire, par les indigènes; ces gîtes sont probablement en relation avec les veines de diorite et de diabase que j'ai retrouvées dans le haut Ogôoué; il est donc permis d'espérer que la région cuprifère s'étend vers le nord. On trouve également dans le sud de la colonie des minerais de plomb et de zinc, auxquels correspond le minerai complexe que j'ai signalé dans les monts Saménamenga. Les conditions ordinaires des gisements d'or et d'étain semblent être réunies dans les monts de Cristal; malheureusement, en fait de paillettes d'or, on n'y a jamais trouvé que du mica; on a signalé des traces d'étain, mais aucun gisement important de ce métal n'a encore été découvert. D'après la nature du terrain, il ne semble pas qu'il puisse exister de bassin houiller, mais les forêts se chargeront, pendant longtemps encore, de fournir du combustible; cependant il existe, à l'embouchure de la rivière Mounda, un gisement de lignite d'origine récente. Dans toute la région de la côte, on trouve des puits et des sources intermittentes de bitume qui sont peut-être en relation avec des couches pétrolifères. J'ai signalé, en plusieurs points, des gisements de calcaires et d'argiles qui pourront fournir la brique, la chaux et la pierre à bâtir. Enfin, sur la route du lac Azingo au Ramboé,

on trouve une source salée, d'où l'on pourra extraire le sel, si utile aux transactions. En résumé, si ce ne sont pas là des richesses de premier ordre, il ne convient pas toutefois de les négliger : elles peuvent être l'appoint d'une exploitation commerciale et agricole.

Les produits indigènes, qui alimentent aujourd'hui le commerce, sont l'ivoire et le caoutchouc. Bien que nous ayons trouvé dans l'intérieur des stocks considérables d'ivoire, je ne crois pas que cette substance puisse donner des revenus sérieux et durables ; j'estime que les bénéfices réalisés sur sa vente doivent être seulement un appoint pour les premières années de culture, si difficiles à supporter. Il serait plus logique, au lieu de pousser les indigènes à détruire systématiquement les éléphants, d'essayer de dresser ces intéressants animaux, qui pourraient nous être d'une si grande utilité pour les transports. Nous avons trouvé également dans l'intérieur, sinon des forêts de caoutchouc, du moins des lianes à caoutchouc dans la forêt ; mais là encore, l'action de l'indigène est néfaste, et l'on n'a rien fait pour l'améliorer ; il faut, non pas couper, détruire la liane, mais en recueillir la sève au moyen d'incisions. Voilà donc un premier élément de culture ; à côté, il convient de placer l'arbre à gutta, dont on commence à faire quelques tentatives d'acclimatation. Une grande partie des terrains de la colonie convient à la culture des cacaoyers et des caféiers ; j'ai déjà cité la prospère plantation d'Achouka. Enfin certaines régions, où le sol est moins fertile, seraient réservées à diverses cultures spéciales, celle du tabac par exemple ; de l'avis des connaisseurs, le tabac batéké n'est pas inférieur à celui de la Havane.

L'étendue des terrains à mettre en valeur est immense, et j'estime que, pour rendre leur exploitation plus rapide, il conviendrait de les diviser en deux groupes. Les parties voisines de la côte, qui sont d'un accès relativement facile, seraient découpées en concessions de peu d'étendue sur

lesquelles des colons, possédant un capital de quelques dizaines de mille francs, pourraient vivre largement, et même réaliser une modeste fortune. Quant aux terrains immenses qui sont traversés par la chaîne côtière et qui s'étendent sur la région des plateaux, il conviendrait de les diviser en grandes concessions et de les donner à exploiter à des compagnies à monopole, présentant de sérieuses garanties, et disposant d'un capital de plusieurs centaines de mille francs; dans l'intérieur du pays, en effet, les difficultés sont plus grandes; il faudra, pour réussir, semer des sommes considérables et avoir les moyens d'attendre l'heure de la moisson; il faudra pouvoir s'assurer la main-d'œuvre à vil prix, soit pour la culture, soit pour les transports, et cette condition exige que l'on ne soit point exposé à la concurrence; sans cela les marchandises européennes, qui ont encore une valeur si considérable dans l'intérieur du pays, seraient rapidement dépréciées, comme elles le sont au Gabon et sur toute la côte.

Cette mise en valeur exigera une grande dépense d'énergies et de volontés, il ne s'agit point ici de venir cultiver le sol de ses propres mains, le climat ne le permet pas, et, quoi qu'on en ait dit, la main-d'œuvre indigène ne fera pas défaut; mais, pour exploiter un pays si vaste, il faudra des quantités de surveillants, de contre maîtres, d'agents de toute espèce; il faudra surtout des jeunes gens instruits, possédant des connaissances techniques, spéciales ou générales; des ingénieurs qui parcourront le pays dans tous les sens pour dérober au sol le secret de ses richesses minérales; des botanistes qui chercheront dans la forêt des essences nouvelles; des agronomes, qui détermineront la culture spéciale à laquelle convient le mieux chaque partie du sol; ainsi on évitera les tâtonnements et on diminuera les risques. C'est dans cette voie que je me suis engagé, et j'ai la prétention d'avoir donné le bon exemple.

Le moment est opportun, un élan tout nouveau se mani-

festé dans la jeunesse vers les entreprises coloniales ; longtemps cet élan fut retenu par des conventions et par des scrupules, par une sorte de culte, mesquin dans son exagération, du foyer paternel et du sol natal ; mais ces barrières commencent à craquer de toutes parts ; on commence à comprendre que la France n'est pas seulement ici, mais qu'elle est aussi là-bas, où tant de braves ont succombé pour nous conquérir de nouveaux territoires, et ont nationalisé le sol de leur sang ; on commence à se dire que le fruit de tous ces généreux sacrifices ne doit pas être perdu. Quand ces idées seront devenues celles de la jeunesse française, on cessera, j'espère, de reprocher à nos colonies africaines d'être l'apanage de quelques rares dévouements, et aussi le refuge de bien des épaves ; car tous les jeunes gens possédant une instruction solide, doués de quelque énergie physique et de quelque ressort moral, tiendront à aller passer là-bas quelques années de leur jeunesse, les plus actives et les plus fécondes. Et alors nous assisterons à ce spectacle : à l'avant-garde nos grands explorateurs, ceux dont les noms volent de bouche en bouche, sont gravés dans toutes les mémoires et dans tous les cœurs, iront, reculant sans cesse les limites des territoires sur lesquels peut flotter le drapeau français, avançant lentement, mais sûrement vers ce Tchad mystérieux qui doit être le lien de toutes nos possessions africaines ; et nous les jeunes, nous les humbles, nous les suivrons de loin, bataillon toujours grossissant ; ne laissant inexploré aucun recoin du vaste empire, mettant en valeur ses richesses, fécondant le sol ingrat de notre travail et de nos peines. Et, quand nous rentrerons en France, modestes, sans nul souci de gloire, nous serons tout de même fiers de nous dire, qu'à l'âge où d'autres ne pensent encore qu'à « la fête », nous avons déjà travaillé et souffert pour la Patrie.

LA HAUTE SANGHA

(CONGO FRANÇAIS)

PAR

ED. CHOLET¹

L'année 1891 est marquée en noir dans l'histoire de l'expansion française au nord du Congo français ; en effet, on se rappellera que, le 27 avril de cette funeste année, Crampel était assassiné à El Kouti au nord de l'Oubangui ; que, le 11 mai, la mission Fourneau tombée dans un guet-apens vers le 5° de lat. N. devait battre en retraite après des pertes sensibles, ayant dû brûler le cadavre de Thiriet et ramenant son autre compagnon G. Blom grièvement blessé ; que, le 15 août suivant, la canonnière *Ballay* coulait dans le rapide de Mobaye, dans le haut Oubangui, entraînant avec elle le capitaine au long cours Husson.

En revenant sur ces tristes événements j'ai voulu donner une idée bien précise de l'action combinée de ces différentes missions, ayant toutes un but unique, en exécution du plan conçu par M. de Brazza dès la fin de 1887, comme il serait facile d'en trouver les preuves dans la correspondance officielle. Malgré ces désastres successifs, ce mouvement, encouragé par le Département des Colonies, subventionné et soutenu par les ressources de l'initiative privée, groupées par le Comité de l'Afrique française, fut continué dans la région du nord-est par les missions Dybowski en 1891 et

1. Communication adressée à la Société de Géographie dans sa séance du 17 mai 1895.

Maistre en 1892, et l'envoi de la mission officielle de M. Liotard, dans le M'Bomou, à la même époque.

Au mois de septembre 1891, M. de Brazza quittait Libreville pour diriger en personne nos opérations dans la haute Sangha, où les intérêts français se trouvaient menacés par les tentatives de pénétrations des voyageurs allemands dans l'hinterland du Cameroun.

C'était la continuation méthodique des reconnaissances faites antérieurement par J. de Brazza et Pecile en 1886, Cholet et Pottier en 1890, Fourneau en 1891, qui avaient pour but de limiter au 12° 40' de longitude est de Paris les possessions allemandes et d'assurer au nord l'expansion du Congo français vers le Soudan central, récemment relié à l'Algérie par une zone soumise à l'influence française.

Le 5 février 1892, après avoir assuré la mise en route des missions Dybowski et Liotard, je quittais Bangui, après un séjour de deux ans et demi, en compagnie de mon camarade et ami G. Blom, appelé à continuer ses services dans la haute Sangha, et nous arrivions le 17 à Lirranga, où il fallait attendre les moyens de regagner la côte. Ce poste était rempli du mouvement occasionné par le détachement de miliciens et de porteurs attendu par M. de Brazza. Quoique je me sentisse fatigué par trois années de séjour dans la colonie, je sentis raviver mon goût des aventures et le lendemain, nous prenions passage à bord de la canonnière *Djoué* et gagnions la Sangha par le canal de Likendji, qui la relie au Congo, à 1,500 mètres en amont de Bonga.

Les explorations précédentes avaient donné un juste aperçu de l'importance de cette rivière, affluent de la rive droite du Congo. C'est une voie d'accès de premier ordre vers le nord; elle complète le réseau fluvial du Congo français, par sa position entre l'Alima et l'Oubangui; son régime est à peu près identique à celui de cette dernière rivière. Toutefois, sa direction générale nord-sud limite l'étendue de son bassin supérieur, et

son débit ne dépasse pas 3,500 mètres cubes à la seconde dans la partie méridionale de son cours. Elle reçoit de l'ouest deux grands affluents, la Likouala et la N'Goko, et de l'est, la Likouala aux herbes, que l'on a identifiée longtemps avec un canal communiquant à l'Oubangui, semblable à ceux que l'on rencontre dans le haut Nil, où ils sont nommées Meckra.

C'est une habitude presque générale, dans le bassin du Congo, d'appliquer aux rivières le nom des peuplades qui habitent les rives, c'est pourquoi la rivière était connue, il y a quelques années, sous le nom de Bounga, qu'elle empruntait à ses riverains les Bafourous Ba-Bonga; elle prend plus haut le nom de Sangha, chez les Ba-Sanghas d'Ouosso, et Masa depuis ce point jusqu'à Nola, où se confondent les eaux des rivières Kadeï-Massiepa, et Ekéla-Mambéré qui sont ses génératrices.

A l'époque où nous remontions la Sangha, au mois de février, les eaux décroissent rapidement et la navigation devient pénible. Après les plaines basses, herbeuses, semées de borassus de la région alluvionnaire qui s'étend depuis l'Oubangui jusqu'à l'Alima, la rivière coule entre des rives bordées de palétuviers d'eau douce qui masquent les villages de l'intérieur. Au delà elle revêt l'aspect monotone et déprimant de la région boisée du bas Oubangui, où les grands bancs de sables jaune, brillant sous le soleil, rompent seuls l'aspect morne des eaux, qui gardent un reflet plombé sous la lumière. Cette impression disparaît dès les premiers villages de Ba-Sangas établis sur les hautes falaises d'argile rouge de Koumba Boula, ou dans les nombreuses îles de la rivière, bordée de collines aux courbes gracieuses. En amont d'Ouesso le relief du terrain s'accroît et l'on entre dans une région de collines dirigées d'ouest en est, où la rivière, resserrée dans les gorges d'Ewoko, de Kanioli, de Lipa, prend l'aspect des rapides. Au delà, les collines s'écartant laissent un large bassin découvert qui

conduit jusqu'auprès des Ba-Kotto d'où l'on aperçoit un promontoire conique, boisé, dominant le village de Nola, à la jonction de la Kadeï et de la Mambéré.

Notre voyage en vapeur, interrompu à Ba-Yanga par la baisse des eaux, continué ensuite en pirogues, avait duré trente-sept jours. Le 30 mars, j'arrivais au bas du seuil de Djoumbé dominé par le poste de Banya, juste à temps pour me présenter à M. de Brazza, au moment où il allait se porter à la rencontre du commandant Mizon qui lui avait annoncé son retour de l'Adamaoua par le Congo français.

Quelques jours auparavant, son secrétaire particulier, M. Léon Blot, avait été emporté par la fièvre et le capitaine d'artillerie Decœur, atteint de dysenterie, devait renoncer à continuer la campagne. Mon arrivée fut bien accueillie, et j'eus immédiatement à prendre la route du nord-est avec 15 Sénégalais pour sonder les dispositions des indigènes de race N'Déré, habitant les plaines herbeuses qui remplacent la forêt au delà du 4° de latitude nord. Mes voyages antérieurs dans l'Oubangui m'avaient déjà familiarisé avec ces N'Dérés venus du nord-est, et connus des indigènes riverains des fleuves, sous le nom de N'Dry, qu'ils appliquent indistinctement à tous les gens de l'intérieur, parce que cette interjection (n'dry-n'dry) revient fréquemment dans leur conversation. Leurs diverses tribus s'étendent en latitude depuis le 8° jusqu'au 4° nord, et en longitude sur l'espace considérable, compris à partir du 12° de longitude est, jusqu'à la ligne de partage des eaux entre le Nil et le Congo. Il n'y a guère plus de quarante ans qu'ils sont venus dans la région comprise entre la Mambéré et la Kadeï, suivant les lignes de faite depuis la rivière Ouham, où ils placent le berceau de leur race.

Tant que les Yanghérés, un clan des N'Dérés, venus des hautes plaines, n'eurent à vaincre d'autre obstacle que la résistance des aborigènes Bakotas et M'Fangs, ils poussèrent droit au sud-ouest en suivant le cours de la Batouri, où ils

s'établirent, arrêtés par la forêt et par le cours profond et rapide de la Kadeï, à peu de distance en amont de Nola, laissant à l'est, sur les bords de la Mambéré, les débris de la tribu Bakota des Goundis. Maîtres des régions découvertes, fertiles, giboyeuses, saines, où la noix de kola et le gibier sont abondants, les rouges, c'est-à-dire les N'Dérés, qui ont la peau rouge sombre, en exclurent peu à peu les Bakotas, navigateurs et commerçants, qui se fixèrent dans les îles, à l'abri des vexations des envahisseurs. C'est pour ce motif que ces bannis se désignent sous le nom de Pandés sur la Mambéré ou Ya-pana dans la Kadeï, qui signifie littéralement gens des îles (Pana = île). Les M'Fangs Makina, leurs voisins de l'ouest, se retirèrent à l'abri des forêts, et dans les marécages qui avoisinent la rivière N'Goko, où ils sont connus sous le nom de Dzem ou de N'Djimous. Il n'est pas douteux que la poussée des N'Dérés n'ait hâté la marche vers l'ouest des tribus pahouïnes, qui atteignent aujourd'hui la mer après s'être substituées aux races septentrionales du Congo français. Il y a trente ans l'existence des Pahouïns était presque autant discutée que celle des gorilles, leurs voisins de brousse.

L'invasion des N'Dérés, arrêtée vers le sud, tenta de se frayer une route vers l'ouest par les vallées des rivières Bôné et Bouari, où elle fut arrêté par des tribus d'origine occidentale, les M'Bouris dont Gaza, situé sur la rive droite de la rivière Boumbé, est le principal centre.

Quelques années après survenaient les Foulbés, qui entreprenaient la conquête du pays, sans arriver à soumettre les Yanghérés des clans du pays de Ba-Yanda, situé entre la Batouri, la Mambéré et la Nana. Environ cinq ans avant l'arrivée de M. Fourneau dans le pays, un soulèvement formidable, fomenté par Bafio, anéantissait les petites colonies de marchands haoussas venus à la suite des armées peulhes et qui s'étaient établies, dispersées dans les villages au sud de Gaza. Les anciens partisans des Foulbés, Maingay, chef

des Bouaré, Gouachobo, zaourou des M'zas, étaient en butte à une guerre acharnée, tandis que Dangorro, zaourou de Gaza, tentait vainement de rétablir l'autorité de l'émir de N'Gaoundéré dans la région. C'est le même esprit d'indépendance farouche et de rapine qui poussait les chefs actuels du Ba-Yanda à massacrer la mission Fourneau, au village du Zaourou Koussio.

Si les Yanghérés sont perfides et cruels, si leur passion pour la chair humaine atteint un degré inimaginable, du moins on ne peut leur refuser un certain courage, une intelligence et un esprit de suite dans l'accomplissement de leurs projets; ils sont bien supérieurs à ceux des races noires aux mœurs, en apparence, moins anthropophages.

Cette digression ethnographique avait pour but spécial d'expliquer le genre de difficultés contre lequel j'aurais à lutter. J'avais gagné, par terre, les villages du chef Pandé Sazziki, d'où mes instructions m'indiquaient la nécessité d'entrer en relation avec les N'Dérés de la rive droite. Après une tentative avortée, par suite de la mauvaise volonté de Sazziki qui eût été heureux de nous faire épouser ses vieilles querelles, je dus remonter la rivière pour chercher une route conduisant à l'intérieur. Cette tentative ayant échoué, je rapportais un premier itinéraire détaillé du cours de la Mambéré jusqu'au village du chef Panga, comportant 92 kilomètres.

Je ne voudrais pas vous obliger à nous suivre dans les détails topographiques fastidieux d'une marche sans incidents, dont le seul intérêt est d'avoir permis, suivant le désir de M. de Brazza, de déterminer le cours supérieur des affluents de l'Oubangui, en suivant à courte distance, par le sud, la ligne de partage des eaux et les bassins du Congo et du Tchad. C'est pendant cette reconnaissance que nous avons rencontré, dans les pics isolés de Sé Oué et de Tonguéla, des accidents de terrain de même nature volcanique que le pic de Ta-bri, près de la Kémo, et le pic Crampel au nord

du Koukourrou. Ces pics, dispersés dans une direction nord-est à sud-est, dominant les sommets en coupoles presque régulières du pays des herbes qui s'étend, au nord de la grande forêt équatoriale, depuis le 4° de latitude jusqu'aux régions du Soudan central.

Le 18 avril, je pouvais enfin entrer en pourparlers au village de M'Béréki, avec les chefs de la terre d'Iguela qui me donnaient des guides et nous commencions notre marche vers la rivière Bâli, notre premier objectif. Notre itinéraire suivait d'abord les collines bordières de la Mambéré jusqu'au village de Bana-Mindoli, où coupant la petite rivière Poutouga, nous longions à flanc de coteau la rive droite, à travers de nombreux villages et des plantations bien entretenues jusqu'à N'Goulembi (la source) d'où ce ruisseau sort de terre sous une pittoresque voûte de pierre. Au delà nous parcourons des plateaux découverts, remplis de villages, pour arriver à la résidence du chef Ygandzio. Plus loin notre route tournait au nord, nous traversions les villages des N'Drys Goroum, gagnions des hauteurs d'où la vue s'étend à plus de 60 kilomètres dans l'ouest, sur les sommets herbeux des vallonnements en coupole, et, après avoir contourné la pyramide rocheuse de M'Biri, nous nous arrêtons dans le village de ce chef, composé en grande partie de Yanghérés, parlant le dialecte poulard. J'avais protesté, au départ, contre la direction prise par nos guides qui me conduisaient au nord, quand je voulais aller à l'est; mais je dus reconnaître mes torts en apprenant que ce crochet n'avait d'autre but que de me permettre de trouver un interprète parlant avec mes miliciens toucouleurs. Nous traversions ensuite la ligne de faite qui sépare les bassins de La Mambéré et de la rivière M'Baëré, par un superbe plateau, où abondaient en cette saison des lis aux pétales rouges et jaunes (rappelant les lis martagons des Alpes), qui nous indiquaient des altitudes de 700 à 800 mètres au-dessus du niveau de la mer. A partir de Bou-Manga où nous traver-

sions la M'Baëré sur un pont de lianes de 15 mètres de portée, nous marchons droit à l'est, sur un étroit sentier entouré de trappes profondes creusées par les indigènes pour y prendre du gibier, et au besoin les ennemis qui sont également de la viande. Au sortir de ce dangereux passage, nous abandonnons la route et commençons un trajet extrêmement pénible à travers les herbes, jusqu'à l'orée d'un large ravin où des arbres morts, munis d'échelons, servent de poste d'observation. Vers la fin du jour, nous nous arrêtons, pour la nuit, aux limites du pays de Denda, près d'un petit affluent de la rivière Koto qui va à la M'Baëré. Après avoir franchi d'ouest en est un nouveau plateau de plus de 8 kilomètres de largeur nous descendons par une pente raide sur les sources de la rivière Panga où commence le pays des Kouroumas, qui s'étend dans l'est jusqu'à la Kémo. Deux nouvelles marches fatigantes dans des montagnes courant nord-sud nous conduisent sur la Bali, après avoir traversé la rivière Panga, profonde de 2 mètres et large de 35, entre des marais de plus de 300 mètres d'étendue. Le 27 mai nous étions établis au village de Goro, situé sur les collines de la rive droite de la rivière Bali, large de 40 mètres en cet endroit et profonde de 2 m. 80. Je dus passer douze jours dans ce village, pour tâcher d'obtenir de nos nombreux visiteurs les renseignements les plus complets sur eux-mêmes, sur le cours de la rivière, sur leurs voisins. Je n'en pus rien obtenir que des récits fantaisistes, inventés pour me faire prendre patience, en nous exploitant aussi effrontément que possible. Toutefois des rapides m'étant signalés en amont et en aval, je suivis les bords de la rivière au nord, puis au sud, sans pouvoir en découvrir. L'itinéraire de 115 kilomètres que je venais d'accomplir était trop insuffisant pour que je pusse considérer ma tâche comme accomplie, aussi, rompant brusquement avec le vieux fourbe de Goro, je résolus d'avancer vers le nord, en profitant des offres que m'avait faites Gango, chef du clan

des Bopangs, pour traverser son pays et celui des Bagnorro.

Peu après, ayant franchi de nouveau les marais de la Panga, nous passons sur la rive droite de ce cours d'eau, puis, nous dirigeant dans l'ouest-nord-ouest, nous gagnons les plateaux qui dominent la pittoresque vallée de la rivière Quanto, où commence le territoire des Bopangs. Nous traversons successivement les arêtes des vallées secondaires des rivières Niama et Bô qui vont à la Bâli, en amont du village de Goro; puis nous montons, par une pente douce longue de 6 kilomètres, au milieu de taillis clairsemés de figuiers et de grandes légumineuses de la famille des acacias, jusqu'au col ouvert sur la délicieuse vallée de la Tempoya qui coule du sud-sud-ouest au sud-est. Le pays, jusqu'alors désert, est couvert de groupes de villages entourés de cultures bien entretenues. A 25 kilomètres environ, dans l'ouest, apparaît le haut massif en trapèze de la montagne Sé-Oué, dont les pentes sont habitées par la tribu des Kokorro, les premiers où j'ai vu des boucliers de cuir. La rivière Tempoya est resserrée entre des parois de roches tendres de schistes micacés, où les eaux ont creusé une suite de cuves communiquant entre elles par des couloirs presque fermés qui permettent de la franchir aisément. Cette disposition particulière développe le bruit des eaux, qui résonne dans ces conduits naturels, et donne à longue distance l'illusion de grandes cascades. L'aspect riant de la vallée n'est pas moins trompeur, les plantations, si belles d'aspect, suffisent à peine pour la nourriture des habitants, et le ravitaillement y est impossible.

Au sortir des villages de Ouandjomo, la route suit au nord la vallée de la rivière Danou, en coupant les rivières Danou, Bégo, laissant au nord-ouest la rivière Pamila dont la source s'échappe d'un des plis de la montagne qui enserme à l'ouest le cours de la Bâli. C'est par une route nord-sud, suivant le grand axe de la chaîne, que l'on gagne, par des sommets de 700 à 800 mètres, les sources du torrent de Bô,

que l'on suit droit à l'est pour gagner la rivière Bâli. Vers le bout de la vallée, on aperçoit au nord-est un groupe imposant formé de trois sommets distincts, dominant les courbes presque régulières des grands vallonnements qui les entourent.

En conséquence, après avoir traversé une seconde fois la Bâli près du village de Galidno (14° 48' long. E. 5° lat. N.), nous séjournions deux jours au village de Kédé Manoua, pour y attendre le règlement d'un palabre pendant entre les Bagnorros et nos nouveaux amis les Bopangs. Le 19 juin nous partions dès le jour, guidés par le vieux chef Baguiri, à travers un pays montagneux aux pentes raides pour gagner les terrasses inférieures du pic de Tonguela que nous avions aperçu trois jours auparavant. Après avoir franchi le ruisseau de Maï, à plus de 600 mètres d'altitude, nous arrivions dans les pauvres villages des Bagnorro, où la plupart des indigènes comprennent la langue foulbé. De ce point nous apercevons, à 8 kilomètres, la profonde vallée de la rivière Borro et les hauteurs bordières de la Bâli qui ont l'aspect d'une ligne sombre vers le sud-ouest, tandis qu'au nord et à l'est, la vue se trouve masquée par les pentes abruptes du soubassement de la montagne, dont nous sommes séparés par le profond ravin de la rivière Dédé. Suivant les pentes sud des contreforts, nous arrivions en marchant droit à l'est, au village de Ba Gouda, au pied du pic, à 2 kilomètres environ. Ce ne fut que vers 5 heures du soir qu'il nous fut possible de nous procurer des vivres. Nous avons atteint le point culminant des pays traversés depuis notre départ de M'Béréki, à environ 900 mètres au-dessus du niveau de la mer, et la brise sèche qui règne en permanence autour du pic, nous force de chercher un abri dans les cases de terre de nos hôtes et, malgré le soleil, d'y faire allumer du feu.

A 30 kilomètres au nord du Touguela, nous apercevions distinctement la ligne de hauteurs qui sépare les bassins de

la rivière Nana-Poundi et de la Bâli; dans le nord-est, les indigènes nous indiquaient, à sept jours de marche, un établissement où des hommes blancs comme nous, possédant des fusils, faisaient du commerce et réglaient les palabres. Ce n'était pas des Foulbés, ils venaient des bords de la rivière Ba-Baï, qui va au nord, et à laquelle afflue la rivière Ouham. Celle-ci coule d'abord d'ouest en est, serrée entre de hautes montagnes, dans un lit rempli de roches et de rapides. Si intéressant que fût le sujet, je ne pouvais aller contrôler ces renseignements, sans contrevenir à mes instructions qui m'interdisaient tout contact avec les musulmans. M. Clozel, qui vient d'explorer le pays entre la Nana, le Ouham et le Logone, aura éclairci cette question. En conséquence, je poussais dans l'est, pour y reconnaître les affluents nord de l'Oubangui, à travers des plateaux désolés, presque déserts, où nous rencontrions les torrents de Déba et de Logo, derniers affluents est de la rivière Bâli. Au delà le terrain s'abaisse, les collines, aux courbes molles, sont bossuées d'innombrables termitières entre lesquelles quelques maigres figuiers sauvages semblent avoir peine à vivre. Dans ce paysage désolé, une ligne de grands arbres marque le cours de la rivière Bi, qui roule du nord au sud ses eaux rouges et glacées, sous la nuit verte de ses brousses. Au delà végète la misérable peuplade des Ouatorro, voisins des Bo-Zérés que j'avais eu pour voisins au poste de Bangui. Le lendemain nous gagnions la rivière Pama, du bassin de l'Oubangui, en traversant une région de plus en plus pauvre et déserte. Nous ne pouvions, sans imprudence, continuer la marche dans cette direction, où les indigènes au type dégradé et misérables, dans un pays pauvre, n'étaient que trop disposés à voir en nous des oppresseurs. Je décidai le retour, qui fut exécuté par la même route jusqu'à la rivière Bâli. Nous avons atteint à mon estime la hauteur du 5° 30 N. et relevé 257 kilomètres de terrain inexploré à l'est-nord-est de la Mambéré, vu quelques

tribus nouvelles, et pu déterminer les lignes de partage entre la Mambéré, la Bâli, les rivières Bi et Pama. Enfin, les renseignements que nous rapportions sur la rivière Bâli permettent de l'identifier avec le cours supérieur de la Likouala aux Herbes, qui débouche dans la Sangha à quelques milles en amont de Bonga. La partie ethnographique de cette reconnaissance permet d'établir les liens qui unissent les populations Botaba, Bozéré, Boboya du moyen Oubangui, avec les tribus des Bagnorros, de Kourouma, et le groupe des Oua-Orro qui habitent les bassins supérieurs des affluents de l'Oubangui, connus sous les noms de Lobaï, M'Pokou et Ombéla. Dans aucune autre région du Congo, je n'ai vu autant d'êtres difformes, aveugles, bossus, sourds-muets et fous que chez les Bagnorros et les Oua-Orro. Le goitre est aussi très commun dans le bassin de la rivière Bâli. Si les idiomes diffèrent, ils appartiennent au même groupe que ceux qui sont en usage sur les rives de l'Oubangui. Les Kouroumas et les Bopangs parlent une langue aux consonnances heurtées et vives comme les Langouassis, et les Yanghérés ont la même numération que les Ouaddahs. Les noms des grands accidents de terrain, des denrées alimentaires, des armes sont semblables; celui de la viande (*niama*) est identique.

Enfin, l'armement et le costume offrent les mêmes caractères, particuliers aux races des pays de plaines de cette partie de l'Afrique. En consultant le livre de Schweinfurth, qui décrit si remarquablement les armes et les coutumes des A-Zandés du haut Ouellé, on retrouve les longues javelines barbelées, les couteaux de jet aux formes bizarres, aussi diverses que les tribus qui s'en servent, et les boucliers de rotin artistement tressé, ornés de dessins en noir, qui sont les marques de la tribu et les armoiries du propriétaire. Partout le costume masculin se compose d'un simple morceau de feutre d'écorce, pendant que les femmes, entièrement nues dans l'est, portent deux bouquets de feuil-

lage fréquemment renouvelés pour tout vêtement, dans l'ouest. Tout le luxe se reporte sur la coiffure, qui varie suivant les tribus, mais garde toujours les mêmes caractères typiques, d'être volumineuse, ornée de perles de verres, de cauries, d'anneaux et de plaques de cuivre. Entre Mambéré et Kadeï, elle affecte surtout la forme du turban, ou du bourrelet que les mères prévoyantes mettent en Europe à leurs enfants. C'est tout à la fois un ornement et un casque destiné à parer les coups des armes de jet et des sabres aux formes étranges des Yanghérés; la haute coiffure des dames Bayas est l'apanage des femmes mariées.

Notre retour s'effectua sans incidents, au milieu de populations aussi empressées à nous faire accueil qu'elles avaient montré de défiance lors de notre premier passage. En arrivant à M'Bérîki, après trois jours de marches forcées, j'avais la cheville droite enflée et fort douloureuse, ayant eu la jambe fracturée dans ma jeunesse; la mère du zaourou, me voyant souffrir, vint m'appliquer des herbes cuites sur l'articulation du pied et compléta le traitement par des frictions d'épi de maïs dépouillé de ses grains trempé dans l'eau bouillante. Le lendemain l'enflure avait disparu.

Pendant notre absence, les événements avaient marché; le commissaire général avait reçu le Serki-M'Fada, envoyé par Mohammed Abou ben Aïssa, émir de N'Gaoundéré; des lettres avaient été échangées, et je devais accompagner le Serki lors de son retour près de son maître. Mais il était nécessaire de profiter de la saison des grandes eaux pour reconnaître le cours supérieur de la Mambéré. Les mois de juillet et d'août furent employés à transporter le *Courbet* au delà du seuil de Djoumbé. Le 20 septembre le bateau flottait en amont des rapides de Banya, franchissait, sous la conduite de M. Gentil, les passes d'Amdanbouri et Ouadégné pour venir attendre le commissaire général au-dessus de la boucle de N'Jiëka. Le 25, nous embarquions et

M. de Brazza me confiait le dessin du levé topographique de la rivière. Tandis que M. Blom tenait le carnet de route, les sondages étaient exécutés sous la surveillance de M. Gentil. C'est dans ces conditions d'exactitude que la courbe de la Mambéré vers l'ouest fut déterminée, de Banya au village de Bouboua, $4^{\circ}48'40''$ latitude nord et $13^{\circ}3'9''$ longitude est, sur une longueur de 330 kilomètres, relevant au passage le confluent de la Nana-Poundé. Pour arriver à Bouboua nous avons dû franchir les rapides courts mais dangereux de Kassala, et passer à travers les estacades des pêcheries qui ferment la rivière; la baisse des eaux s'accroissait, et il fallut renoncer à pousser la reconnaissance jusqu'au bout du bief navigable qui s'ouvrait devant nous, bien que les renseignements des indigènes lui donnent une étendue de 200 kilomètres. Ce voyage incomplet eut pourtant pour résultat de fixer, entre autres points importants, la direction de la Nana-Poundé, indiquée sur les cartes antérieures comme allant au sud-sud-est. Elle servit, d'autre part, à nous faire connaître les tribus placées sous l'influence de Bafio et dont j'ai recueilli quelques types.

Pendant notre voyage, les travaux d'ouverture de la route commerciale et stratégique de Banya à Gaza avaient été activement poussés par MM. A. Goujon et Fredon; ils atteignaient au 26 novembre la rivière Batouri, au centre du clan des Boundamono qui avaient tenté de nous fermer le passage. Un camp, protégé par des abattis, couvrait le pont à chevalets construit sur la rivière, qui mesure en cet endroit 45 mètres de largeur sur 3 mètres de profondeur. D'autres campements établis sur le tracé permettaient de surveiller les travaux, tout en maintenant les Yanghérés, qui, fidèles à leurs traditions et encouragés par la longanimité de M. de Brazza, nous auraient volontiers attaqués. Cette route était indispensable pour amener sûrement les marchands Haoussa et la corporation des Cirtas du Bornou dans nos établissements de la Mambéré. Le mouvement

commercial de la région, détourné par eux vers les pontons anglais du Niger, pouvait être facilement contre-balancé par les factoreries établies en territoire français, au centre du pays d'où ils tirent la noix de kola, l'ivoire et une partie du fer consommé dans l'Adamaoua. C'était de plus une mesure de haute portée politique, destinée à agir sur l'esprit des Foulbés qui revendiquent la souveraineté sur cette région en souvenir de leurs conquêtes.

Mais il était nécessaire de pousser l'avancement des travaux et mon départ pour le nord fut retardé de deux mois. Le 30 décembre, je quittais le camp de N'Dissa, notre quartier général et commençais le levé d'itinéraire au village de Borrô, à 60 kilomètres sud-est de Gaza où M. Mizon avait campé six mois auparavant. Arrivé le 5 janvier à Gaza, je mis cinq jours à trouver les trois porteurs qui me manquaient pour transporter mon bagage composé de cinq charges, tous les disponibles ayant été réquisitionnés par le fonctionnaire foulbé, sorte d'administrateur envoyé par les émirs. Ces fonctionnaires ont le titre de *madougou*. Ce fut le 11 janvier 1893 que je pus traverser le gué de la rivière Boumbéré, reprenant au rebours la route suivie par M. Mizon, en 1892, du sud au nord. Au delà de cette rivière la route passe entre des blocs énormes de granit, dispersés au milieu des hautes herbes où leurs masses noirâtres rappellent les croupes d'un troupeau d'éléphants ; puis on escalade les pentes du nord de la vallée de la Boumbéré pour gagner les crêtes serrées de près par le sentier actuel des caravanes venant du nord. Après avoir traversé les groupes de Mambongo, du clan des Goré, où j'avais pu me rendre compte de l'esprit indépendant des tributaires de l'Adamaoua, nous gagnons un col fort élevé, au bas duquel roule sur de grands affleurements de granit, la rivière de Bagogo qui limite les clans M'Bouris et les Zaria dont le premier village est Ghindé. Dès l'arrivée on s'aperçoit de l'empreinte profonde laissée par la conquête musulmane. A partir

de cet endroit les villages prennent l'aspect de ceux du Soudan, par leurs constructions en terre, les murs de pisé entourant la cour intérieure des maisons des riches, le costume et l'allure de gravité affectée des *zaourous*. Le plus pauvre de ces sauvages, dont le titre d'investiture n'est que la corruption du méprisant terme arabe de *giaour*, ne laisserait pas son hôte se soustraire aux moindres détails de l'étiquette des cours de l'Adamaoua, non plus que des formules interminables de politesse qui suivent le salut des lances, décrit par le commandant Monteil lors de son arrivée à Kouka.

Après avoir quitté Ghindé, et toujours en suivant la rive gauche de la rivière Boumbéré, on trouve une énorme pyramide de granit de plus de 2,000 mètres de longueur sur 200 de hauteur, au pied de laquelle viennent se mêler les eaux des rivières Banagouna et Bamboufou. Plus on avance vers le nord, plus la grandeur sauvage du pays devient caractéristique ; aux dolmens, aux pierres levées de Zaria, succèdent les gorges du groupe important de Tchiakani, d'où il faut trois jours de marche, à travers des taillis de karitjé, pour gagner Doka. Cette ville, que toutes les cartes allemandes indiquent comme la capitale des Baïas, nom générique donné aux païens tributaires par les Foulbés, était, à mon passage, bien déchue de la splendeur qu'elle pouvait avoir en 1882, à l'époque où Flegel a séjourné à N'Gaoundéré ; actuellement Doka, qui comptait cinq groupes de villages, n'existe plus ; il a été détruit, il y a un an, par Bouboua, frère ennemi de Zouga, zaourou en fonctions.

C'est quatre jours après que nous étions en vue de Koundé, première ville de l'Adamaoua proprement dit. Elle doit son importance au marché d'où partent les caravanes des marchands haoussas ou bornouans, qui se dirigent vers les comptoirs de Bartoua à l'ouest, Gaza au sud et Délélé au sud-ouest ; c'est aussi l'entrepôt des douanes du gouvernement de N'Gaoundéré. La ville est bâtie sur les flancs d'une

haute colline formant promontoire exactement d'ouest en est, sur les rivières Koundé et le ruisseau de Mandé; elle est dominée par les habitations du zaourou, voisines du plateau où sont établies les petites échoppes de paille des notables commerçants sédentaires, et la boucherie en plein air, autour de laquelle rôdent les vautours au col dénudé, inconnus plus au sud. La ville est divisée en trois quartiers : ce sont à l'est les Foulbé, au centre les Haoussas et les Cirtas, groupés autour de la demeure du madougou, auquel revient entre autres fonctions la garde du tombeau d'Ordo Aïssa, grand chef de guerre foulbé, mort près de Zaria et ramené par ses compagnons de guerre en terre d'Islam. L'ouest et les groupes de cases de la banlieue sont laissés aux païens.

Je dus séjourner à Koundé sous divers prétextes, dont voici le dernier : le quatrième jour de la lune nouvelle, qui est une date favorable de départ, étant passé, le madougou, responsable de ma sécurité, voulait, paraît-il, consulter les livres (?) pour ne me mettre en route qu'un jour heureux. Cela pouvait durer longtemps, et, sur le conseil de Malal Hadji, un lettré du Bornou, ami du commissaire général qui l'avait vu à Gaza, je partis le surlendemain sans attendre la réponse de l'oracle. A la première étape nous étions rejoints par une forte caravane revenant du sud avec 175 grosses dents d'éléphant et 22 charges de noix de kola, près du camp du zaourou de Koundé, qui me reçut entouré de cinq cavaliers couverts de cuirasses courtes, semblables à celles des légionnaires romains. C'est escortés de ces compagnons bruyants que nous franchissions la ligne de partage entre les bassins de la Mambéré et de la rivière Löm que l'on traverse au bac payant de Gan Kombol (littéralement chef de la pirogue). La véritable direction de cette rivière est encore à déterminer : les uns la désignant comme la branche supérieure de la Kadeï qu'elle rejoindrait au village de Dima, d'autres l'identifiant avec la Sannaga.

La route jusque-là presque nord s'incline vers l'ouest, à travers une région montagneuse où l'on recoupe de nombreux *taparés* (torrents) avant de traverser la rivière Laouré, nommée, par les Haoussas, Mayo-Leggall ou rivière du bois, parce qu'on la traverse sur un tronc d'arbre de 25 mètres de long. Puis on franchit la vallée de Mandé, dominée par le pic de Dan-Haoussa; c'est le dernier village païen, sur la route de N'Goundéré, le dernier point de culture du manioc.

C'est de l'autre côté de Mandé que commence la région des grandes montagnes du massif central, dont les sommets bordent la vallée de N'Gaoundéré au nord. Au sud, on y pénètre par les crêtes qui conduisent au col du Mayo-Bingui, puis on franchit les passes étroites de Nyambaka, d'où part un chemin de guerre allant à l'est vers Lakka.

Laissant à l'ouest un cours d'eau large de 35 mètres, nommé M'Béré, qui va droit à l'ouest-sud-ouest, l'étape suivante nous conduit au campement d'Oré-Laïndé (fin de la brousse), au pied du pic de Katil. La route suit au nord ses pentes abruptes, un chaos de roches éboulées, pour arriver à une corniche à peine assez large au milieu pour le passage d'un cheval. Ce mauvais passage est heureusement court et l'on gagne, par un plateau couvert de grands affleurements de granit, rempli de débris humains provenant des morts au retour des razzias, le village foulbé de Soukouna, près du ruisseau de ce nom. De ce point découvert, on aperçoit les premiers cônes volcaniques, isolés, éventrés, vers le sud-sud-est, qui sont nommés *ghendéro* par les Foulbés, sans doute pour les distinguer des *oséré* ou chaînes de montagnes. On découvre, de Soukouna, quatre ghendéros : au nord, Babal-Ghendéro, N. 48° E. Dibi-N. 45° O. et O. trois pics jumeaux. C'est par la vallée qui court entre ces volcans éteints que l'on traverse l'étang de Marouan, au delà duquel il faut franchir trois coulées de laves et des champs de pierres ponce, allant franchement du nord au sud, pour arriver à la haute vallée remplie des

fermes et des troupeaux des pasteurs foubés, d'où un sentier à pic conduit dans la vallée marécageuse de la Kalabina. Une barrière de montagnes rocheuses, aux crêtes bizarrement dentelées, ferme l'horizon, à environ 8 kilomètres au nord, en masquant la vallée de N'Gaoundéré. Pour arriver à ce premier objectif de mon voyage, il fallut traverser les gorges chaotiques de Marjia, au delà duquel on aperçoit, sur une croupe, le losange des murailles de pisé qui entourent la ville.

Il faut entrer par une tour carrée, ouverte sur une place rectangulaire au delà de laquelle il faut cheminer dans des ruelles étroites, tortueuses, bordées de murs en terre battue, pour arriver à la vaste place semi-circulaire, à droite de laquelle est l'entrée principale de la résidence du *lamido*, titre foubé de l'émir de N'Gaoundéré.

Extérieurement, elle a l'aspect d'un carré long, bordé de murailles de pisé, en bon état, semblable aux *tatas* des chefs du Sénégal.

On pénètre dans ce tata par une haute porte donnant sur une vaste salle, ornée de deux rangs de piliers carrés, aux parois revêtues d'emblèmes en ronde bosse, représentant la lune, deux triangles isocèles disposés en étoile, les flots de la mer, et des figures géométriques. Au delà se trouve la cour étroite des gardes; puis une seconde salle à piliers carrés, aux murs percés de niches ogivales où brûlent des lampes. Le lamido y reçoit fréquemment. Une porte curieuse, bardée de fer, donne accès à droite dans d'autres cours, séparées par des pavillons, des corps de garde. Au-dessus des murs épais apparaissent, dans la verdure des arbres, les toits coniques des bâtiments intérieurs où de rares familiers sont seuls admis. Tout autour de ce donjon, à l'aspect féodal, se groupent les habitations strictement closes des frères, des parents du lamido, et des dignitaires. Le bourreau, qui promène partout, avec sa mine fleurie et bon enfant, la corde, le sabre, la massue, qui sont les attri-

buys de ses fonctions, habite dans un petit pavillon carré, avec les veilleurs de nuit. N'Gaoundéré est partagé en deux quartiers, séparés par une petite rivière. Le quartier du nord est à peu près entièrement délaissé pour la partie basse de la ville où se tient le marché. A droite, on remarque le petit tata du dernier zaourou de la tribu des Boumris, ou Boum-Boum, qui étaient les maîtres du pays avant la conquête musulmane.

Arrivé à N'Gaoundéré, le 17 février, j'y fis un premier séjour jusqu'à la fin des fêtes du Ramadan. Flegel y a passé quatre mois en 1882, M. Mizon environ deux mois, en 1892, et je craindrais de lasser votre bienveillante attention par des redites. A l'époque de mon séjour, N'Gaoundéré comptait environ 8,000 habitants, mais la colonne annuelle, envoyée traditionnellement dans les pays tributaires de l'est pour y recueillir l'impôt n'était pas rentrée, elle comptait 3,000 individus en 1893, ce qui portait le chiffre de la population à 11,000 habitants.

Ce n'est pas sans surprise que le voyageur, venant des pays sauvages du sud, se trouve brusquement transporté au milieu de cette population aux allures d'une gravité étudiée, dans le cadre suggestif d'une ville barbare, où il retrouve, intimement confondus, les souvenirs des temps bibliques et des traits de mœurs rappelant celles du moyen âge.

J'y demeurai depuis le 17 février jusqu'au 2 avril 1893, c'est-à-dire pendant toute la durée des fêtes du Ramadan. L'émir, qui m'avait pris en amitié, me fit accompagner d'un de ses serviteurs jusqu'à Yola, où j'arrivais, le 12, dans la matinée, après avoir traversé les sources de la rivière Sali, la branche supérieure du Logone, la Bénoué, les rivières Sara, près d'Aladjingalibou et Ibi, près de Bouki, où je rencontrai l'ancien guide de la mission Maistre, deux jours avant d'entrer dans la vallée du Faro, à Boundan, d'où l'on gagne Yola en deux petites étapes, par Gourin et Ala-Raba.

La route que nous avons suivie depuis N'Gaoundéré traverse un pays de hautes montagnes, dominées par les pics dénudés des Ghendéros, et qui offre tous les caractères et toutes les difficultés des régions de montagnes; à l'époque où j'ai fait ce voyage, vers la fin de la saison sèche, l'une des plus graves difficultés est le manque d'eau, qui se fait cruellement sentir dès que l'on a quitté les gorges de la Bénoué, c'est-à-dire pendant six jours sur dix. Au delà de Bouki où viennent finir les derniers contreforts des trois chaînes disposées en échelons qui succèdent aux pentes plus douces conduisant du sud à N'Gaoundéré, la température s'élève, en même temps que la végétation change d'aspect. Les étapes réglées sur l'heure du lever de la lune, se continuent jusque vers 10 heures du matin, au milieu d'un pays couvert de baobabs, de tamariniers et de bouquets de dattiers sauvages. A partir de Gourin, sur la rive gauche du Faro (ville que la tradition désigne comme l'ancien Yola, détruit par une inondation), la température devient torride.

La ville de Yola est située sur la rive droite du Bénoué, à environ 6 kilomètres à l'ouest-sud-ouest des bords de la rivière. Protégée au nord et au sud par des montagnes dénudées, séparée à l'est de la rivière par une colline rocheuse, elle ne reçoit que les vents du nord-est ou les brises de montagnes venant du sud-ouest. Au pied, des vallonnements qui supportent les cases à demi ruinées des trois quartiers de la ville, s'étend une plaine marécageuse où les habitants ont dû forer des puits pour y recueillir une eau malsaine et désagréable. Pendant les pluies, un étang au trois quart desséché à mon passage, communique avec la Bénoué et y amène de l'eau potable. Au mois d'avril, la rivière elle-même est à sec; avec son lit de sable, où crouissent des mares laissées par les crues, la Bénoué, large d'environ 600 mètres, près d'Yola, donne l'idée de ce que sont les ouaddi du sud algérien.

Dès mon arrivée, j'eus l'impression d'un mauvais accueil, mon envoyé n'avait pu parvenir à voir le sultan Zoubaïr, et notre équipage misérable n'était pas fait pour inspirer la confiance. Néanmoins le *vakil* nous fit donner une maison convenable, des vivres, du lait en abondance, chez l'inspecteur du marché. Mis au courant de l'étiquette usitée par mon séjour à N'Gaoundéré, je cherchai à chasser mes préoccupations. Elles devaient se justifier le lendemain par l'accueil qui me fut fait au ponton anglais *Africa*, échoué sur un banc de sable au milieu du lit de la Bénoué.

Loin d'y trouver l'assistance chèrement payée, en livres anglaises dont j'étais muni, je fus reçu avec une froideur insolente par l'agent de la Royal Niger Company, sur le pont de son bateau, au milieu des kroumens, manipulant des marchandises. J'en sortis navré sans avoir pu rien obtenir, mais ayant encore l'espérance de me procurer les quelques marchandises nécessaires pour gagner Shirou, où je connaissais la présence de M. Mizon. Deux heures après, ma maison était consignée et je savais qu'il me serait impossible de communiquer avec quelques marchands haoussas, auxquels je voulais acheter mes provisions de route. Vers le soir, M. Bradshaw, agent de la Royal Niger Company, fixé sans doute sur ce qui m'attendait, m'envoyait quelques vivres. Puis, je recevais la visite d'un personnage d'une correction remarquable, qui se dit fils du sultan de Sokoto. Il parla quelques instants avec mes miliciens toucouleurs, et nous quitta poliment sur ces paroles : « Vous êtes bien de notre famille, du Fouta Toro et du Macina, soyez sans crainte, il ne vous arrivera rien. » Néanmoins, notre maison fut gardée toute la nuit, et le lendemain nous étions reconduits sous escorte hors de la ville, n'ayant d'autres ressources que 2 kilogrammes de biscuit, 225 grammes de beurre, 225 grammes de café ou plutôt d'une poudre noire décorée de ce nom. Par une ironie amère, l'étiquette représentait la France et Albion se donnant la main, encadrées par les inscriptions de la Belle Alliance

et *french coffee*. Jamais breuvage ne m'a semblé si amer.

Ce fut dans une misère profonde que nous regagnâmes N' Gaoundéré à marches forcées. Malgré l'accueil que nous y fit le lamido, les privations, les fatigues et le changement de régime avaient fortement atteint notre constitution, et c'est en nous traînant tous épuisés par la dysenterie que nous arrivâmes à Koundé.

C'est de là que je pus aviser M. de Brazza de notre retour. Quelques jours plus tard, je rencontrais près de Mambango, le convoi de secours envoyé à ma rencontre par le commissaire général, sous la conduite de mon ami Blom. Grâce à ses soins dévoués, nous pouvions arriver le 15 juin au camp de la Bôné. Mon voyage avait duré cinq mois et j'en rapportais un levé d'itinéraire de 525 kilomètres.

La campagne dirigée par M. de Brazza de 1892 à 1894 a failli avoir un dénouement fatal pour la science et pour notre pays. On se souvient qu'au mois de septembre dernier, le Commissaire général faisait naufrage avec le *Courbet* dans le Congo, en compagnie de MM. Blom et Pottier. Les minutes des derniers documents originaux, les collections, les photographies étaient englouties, mais les calques laissés à M. Goujon, administrateur de la Sangha, permettront, heureusement, de remplir les vides de la carte d'ensemble dressée par les soins de la Société de Géographie, sur les documents obligeamment fournis par le Ministère des Colonies.

Comme on peut en juger, les itinéraires de mes voyages ne comportent qu'une partie des travaux de découverte exécutés sous la haute direction de M. de Brazza, par mes camarades Blom, Goujon, Gentil, Fredon et les regrettés Léon Blot et Paul Danzanvilliers, morts à la peine pendant la campagne.

Chacun des traits marqués sur cette carte rappelle leurs dangers, leur travail opiniâtre, leurs privations stoïquement

supportées grâce aux exemples quotidiens de patiente énergie, de renoncement de soi-même qu'ils recevaient de M. de Brazza.

C'est avec la certitude d'être le fidèle interprète de mes camarades, que je suis heureux d'avoir l'occasion de rendre publiquement ce respectueux hommage au Commissaire général dont l'œuvre assure à la France la possession incontestée des régions saines et fertiles de la haute Sangha.

LES TENTATIVES DES FRANCISCAINS

AU MOYEN AGE

POUR PÉNÉTRER DANS LA HAUTE-ÉTHIOPIE

PAR

F. ROMANET DU CAILLAUD

I. C'est à un pape franciscain, Nicolas IV, qu'on doit la première avance certaine de la Papauté à l'empire chrétien de la Haute-Éthiopie; car on conteste que le Prêtre-Jean, empereur des Indes, auquel écrivit le pape Alexandre IV, fût un *Negus* d'Éthiopie.

En 1289, Nicolas IV écrivit au *Negus Yagbea-Sion*, pour l'engager à se rallier à l'Église romaine; et il confia sa lettre à frère Jean de Montecorvino, au moment où ce Franciscain partait pour ses lointaines missions de l'Inde et de la Chine.

L'Éthiopie est citée, dans les Bulles des papes, parmi les pays auxquels se destinent les missionnaires franciscains au moyen âge.

Une tentative mieux définie est rapportée dans les Annales de l'ordre de Saint-François, par Wadding. En 1329, le pape Jean XXII écrit au *Negus Amda-Sion*, le vainqueur des musulmans de l'Aoussa et du Harrar, pour lui demander d'accueillir favorablement dans ses États les missionnaires franciscains et dominicains, et particulièrement l'évêque de Diagorgan, Bernard de Gardiola. L'historiographe franciscain ne nous dit pas si aucun de ces missionnaires pénétra en Éthiopie.

L'évêché de Diagorgan semble avoir été en Perse. Ce nom de Diagorgan, *aliàs* Diargorgan, inconnu à la géographie actuelle de l'Asie occidentale, se trouve associé à ceux de Tauris et de Maragha dans une lettre du Bienheureux Jourdain de Sévérac, de l'ordre de Saint-Dominique, datée de Tana dans l'Inde, 21 janvier 1323.

Peut-être faut-il décomposer Diargorgan en deux mots : *Diar* (qui veut dire pays, quartier, en arabe mésopotamien) et alors identifier Gorgan à la ville appelée Gorgechin sur la carte de la Perse au xvi^e siècle du *Theatrum Orbis* d'Ortelius (Anvers, 1570). Gorgechin était dans le bassin du lac de Van, au sud-est.

On pourrait encore décomposer Diargorgan en *Diar*, pays, et *Gourghian*, Géorgien; mais il faut faire observer que, en 1329 même, la capitale de la Géorgie, Tiflis, fut érigée en évêché pour un autre titulaire que Bernard de Gardiola, pour Jean de Florence, de l'ordre de Saint-Dominique.

II. Mais si Wadding ne parle pas de l'entrée des Franciscains en Éthiopie au xiv^e siècle, un manuscrit espagnol du xiv^e siècle est plus explicite. Ce manuscrit a été publié en 1877, à Madrid, par M. Jimenez de la Espada; intitulé *Libro del conocimiento de todos los reynos y tierras y señorios que son por el mundo...*, il est le récit du voyage d'un Franciscain castillan, qui, au xiv^e siècle, aurait parcouru tout le monde alors connu, tant en Afrique qu'en Asie et en Europe.

Ce voyage est tellement universel que certains ont objecté qu'il devait être apocryphe; mais, à cette objection, on peut répondre : 1^o que maints pays d'Afrique, aujourd'hui fermés par le fanatisme musulman, comme la Nubie et le Soudan oriental, étaient alors chrétiens; 2^o que, au xv^e siècle, le Soudan central et le Sahara oriental furent traversés par un ambassadeur éthiopien se rendant en Europe par la

Régence de Tunis ¹; 3° que là où aujourd'hui ne passerait pas un voyageur suivi d'une caravane chargée de nombreux *impedimenta*, pouvait passer facilement un moine *mendiant*, dénué de tous les biens du monde et n'attendant sa subsistance que de la charité d'autrui.

C'est du golfe de Guinée que le Franciscain castillan du xiv^e siècle se rendit dans l'Éthiopie chrétienne. Il aborda dans le royaume païen d'*Amenuan* par un bras d'un fleuve qu'il appelle *Eufrates*, mais qu'il distingue (V. p. 70) de l'autre Euphrate, l'Euphrate d'Asie. Cet Euphrate d'Afrique doit être le Niger.

D'Amenuan il alla à *Graciona*, la capitale de l'empire chrétien d'Abdeselib, c'est-à-dire du « serviteur de la Croix »; ce prince était le protecteur des chrétiens de Nubie et d'Éthiopie.

Le royaume païen d'Amenuan semble être le même que le royaume de Benin, lequel, aux xv^e et xvi^e siècles, avait, quoique idolâtre, disent les historiens portugais, des relations d'hommage avec un puissant prince chrétien, portant le nom ou le titre d'*Ogane*, et qui résidait à la distance de vingt lunes de Benin en allant vers l'est ².

Les villes éthiopiennes nommées par l'anonyme Franciscain, sont après Graciona, résidence de l'empereur, *Malsa*, où demeurait le patriarche, qu'il désigne sous le titre de Prêtre-Jean, — titre que d'autres auteurs ont, au contraire, donné à l'empereur; puis au delà du Nil, à l'est, *Amoc*, *Araoc*, *Sarma*, *Oça*, *Morania*, *Vyma*, *Gabencolic*, *Glaoc*.

Pour ce Franciscain l'Éthiopie est l'ancien Paradis terrestre, et l'un de ses fleuves a le nom paradisiaque de Gion ³. Ce fleuve semble être le Djuba actuel. Sur ces bords il place un

1. V. La communication que j'ai adressée à la Société le 23 novembre 1889 (C. R. 1889, p. 353).

2. João de Barros, *A Asia*, decada I, parte I, livro III, capitolo iv.

3. Et nomen fluvii secundi Gehon; ipse est qui circumit omnem terram Æthiopie (Genèse, II, 13).

empire chrétien, celui de Magdasor. Or aujourd'hui, parmi les Gallas du Zanguebar septentrional, vivent dispersés les débris d'un peuple monothéiste, les Wa-Boni, dont les femmes portent des vêtements constellés de croix; et des enfants d'une autre peuplade du Zanguebar septentrional, les Wa-Nyika, portent, conformément aux usages de leurs ancêtres, une médaille sur laquelle la croix est gravée¹.

Dans le voisinage de l'empire de Magdasor se trouvait l'île de Zinzibar (Zanzibar).

L'existence au XIV^e siècle, dans les environs du Zanguebar, d'un État chrétien, distinct de celui de la Haute-Éthiopie ou Abyssinie, me permet d'expliquer un texte géographique de la *Chronica compendiosa a mundi exordio usque ad finem ferme Pontificatus Ioannis XXII*, du bienheureux Odorico de Pordenone, cité par Lucas Wadding dans ses *Annales Minorum*, texte qui jusqu'à présent n'a été expliqué que d'une manière peu satisfaisante².

III. Grâce aux démarches du custode franciscain de Terre Sainte, l'ambassadeur du *Negus* d'Éthiopie, l'abbé André, avait paru à la fin du concile de Florence (janvier-février 1441). A la suite de ce concile, le bienheureux Albert de Sarteano, de l'ordre de Saint-François, fut désigné pour aller en Orient donner un nouvel essor aux Missions catholiques.

Il se rendit en Égypte, avec quarante autres frères Mineurs, comptant passer par cette contrée pour se rendre en Éthiopie. Le sultan d'Égypte se montra bienveillant pour les missionnaires franciscains, les autorisant à parcourir ses États; mais il refusa formellement de les laisser partir pour l'Éthiopie, ce pays étant en état d'hostilité avec les musulmans.

1. *Missions catholiques*, 1890, p. 583-586.

2. V. mon mémoire adressé le 9 juin 1892 à l'Académie des inscriptions et belles lettres et intitulé : *Des chrétiens de saint Mathieu existant en Afrique au commencement du XIV^e siècle et de l'identification de l'empire chrétien de Magdasor à l'Ouganda*.

Les missionnaires durent alors prendre une voie détournée et beaucoup plus longue que celle de la Mer Rouge; ils s'embarquèrent pour l'Asie Mineure. D'un de ses ports, ils eussent, par la voie des caravanes, gagné Tauris en Perse, puis le golfe Persique; de là, par les navires qui, du golfe Persique allaient à la Mer Rouge, ils fussent parvenus en Éthiopie.

Mais, dans la mer Méditerranée, ils furent faits prisonniers par des corsaires turcs. Ayant abordé à un port où se trouvaient des marchands florentins, ils furent reconnus par eux et rachetés.

Ils poursuivirent alors leur voyage par Tauris. Cependant leur chef, Albert de Sarteano était tombé malade. Détachant de sa troupe apostolique quatre religieux, il leur commanda de continuer leur route vers l'Éthiopie; le chef de cette mission était frère Thomas de Florence¹.

Le voyage de ces quatre religieux ne fut qu'une suite de tribulations. Dans une ville musulmane, ils furent arrêtés, sur le soupçon d'espionnage; mais des marchands chrétiens obtinrent leur délivrance.

Ils traversèrent ensuite des pays où ils eurent beaucoup à souffrir, manquant de tout ce qui est nécessaire au soutien de l'existence humaine. Sur le point d'atteindre l'Éthiopie, ils se trouvaient dans un pays voisin, lorsque, pour la troisième fois, ils furent faits prisonniers par des musulmans.

Leur captivité fut longue et pénible; un des missionnaires succomba aux mauvais traitements. Les trois autres, parmi lesquels le Bienheureux Thomas de Florence, furent au moment où ils allaient être mis à mort, rachetés par les soins d'un prêtre chrétien, nommé Jean de Morastica.

Il faut probablement placer le lieu de la captivité de ces missionnaires franciscains dans une des villes du golfe de Tadjourah ou de la côte samharienne.

1. Le nom de famille de ce religieux était Bellaci.

IV. En 1456 un autre Franciscain, Louis de Bologne, tente de reprendre l'entreprise de Thomas de Florence; mais les obstacles suscités par les musulmans l'empêchent de parvenir à destination.

Cependant, quelques années après, un Franciscain italien parvenait à pénétrer dans la Haute-Éthiopie et en rapportait sur les sources du Nil des renseignements qui concordent d'une manière assez précise avec les dernières découvertes de M. Stanley relatives à l'origine trilacustre du Nil, issu, dit ce voyageur, à droite du lac Victoria-Nyanza, à gauche du lac Albert, qui, par la rivière Semliki, reçoit les eaux du lac Albert-Édouard.

Le Franciscain italien en question regagna l'Europe vers 1470; sa relation est résumée dans un manuscrit de la bibliothèque nationale de Florence, dû à un moine du couvent de Saint-Michel de Venise, frère Nicola di Oliveto, et qui est reproduit en partie dans la *Bibliografia Sanfrancescana* du R. P. Marcellino da Civezza¹.

D'après ce Franciscain, le Nil serait né entre les deux provinces de Marona et de Salgu; puis il côtoyait une très haute montagne, appelée Marona ou Camir. Telle était l'épaisseur des nuages qui enveloppaient cette montagne, que, de son sommet, on ne voyait point le fleuve. Le fleuve était formé par les eaux issues de trois lacs. Au sortir des lacs, il se dirigeait vers le nord, passait au pied du mont Tubit, et entraînait en Nubie, en traversant une autre montagne, d'où il tombait en une bruyante cataracte.

Le Franciscain décrit ensuite le cours du Nil en Égypte. Ce moine ne paraît pas avoir visité lui-même les grands lacs de l'Afrique centrale; il semble seulement rapporter une tradition éthiopienne sur l'origine du Nil blanc. On voit, d'ailleurs, clairement dans son récit qu'il ne s'agit pas là de l'Abai ou Nil bleu, celui qui naît en Haute-Éthiopie; car

1. Prato, 1879, p. 217 et s.

l'Abaï ne provient que d'un seul lac, le lac Tsana, et, au sortir de ce lac, il se dirige vers le sud-est.

Au reste, la carte de *l'empire du Prêtre-Jean*, publiée par Ortelius dans son *Theatrum Orbis terrarum* (Anvers, 1570), carte faite d'après les documents rapportés de l'Éthiopie par les voyageurs portugais, nous montre le Nil naissant au sud de l'Équateur, à droite dans le lac Zaflan, à gauche dans un double lac, les lacs Zaire et Zemble. Sur cette carte d'Ortelius, des noms de territoires éthiopiens sont placés dans les environs de ces lacs : tels Xoà (Choa), Cafates (Kaffa)...

Ces traditions éthiopiennes sur l'origine trilacustre du Nil, rapportées tant par le missionnaire franciscain de 1470 que par les voyageurs portugais subséquents, confirment les présomptions que, d'après les récits des missionnaires de Notre-Dame d'Afrique, j'ai émises sur les anciens rapports de l'Éthiopie avec l'Ouganda et sur la fondation de ce royaume par des émigrés éthiopiens¹.

V. Une autre mission franciscaine devait encore, au xv^e siècle, pénétrer en Éthiopie.

En 1480, le custode de Terre Sainte envoyait en Éthiopie deux Pères, frère François de Sagaro, natif d'Espagne, et frère Jean de Calabre, et un frère lai, frère Baptiste d'Imola; ils accompagnaient un neveu du *Negus* d'Éthiopie Baëda-Mariam, qui rentrait dans son pays à la suite de son pèlerinage à Jérusalem.

Frère François étant tombé malade au Caire, frère Jean le remplaça comme chef de la mission. Il continua sa route avec le prince éthiopien; le voyage dura onze mois. Leur itinéraire est décrit dans le *Trattato de Terra Santa* du P. François Suriano, publié en 1890 par la revue franciscaine de Rome *la Palestina* (V. spécialement le n^o de juin 1890, p. 332 et s.).

1. *Comptes rendus des séances*, 1888, pp. 289 et 437; 1889, p. 251.

Je vais chercher à identifier les divers points de cet itinéraire avec les points géographiques connus de nos jours.

Partant du Caire, la mission franciscaine de 1480 remonte le Nil jusqu'à une ville que la relation nomme Akermad¹, et qui doit être dans les environs de Kéneh. Parmi les villes modernes voisines de Kéneh, il n'y a qu'Achmin dont le nom ait quelque faible similitude avec celui d'Akermad.

De là, ils gagnent la Mer Rouge et le port de Koseïr (Kosairo de la relation).

De Koseïr, ils vont par mer à l'île de Seuakim (c'est Souakim).

De Souakim, dit la relation, on se rend par mer à Akanon, ville du *Negus* très commerçante et située à une distance de 500 milles. J'identifie Akanon à Arkiko, port alors dépendant du *Negus* d'Éthiopie, et qui porte aussi le nom de Dohono d'après la carte de M. Arnauld d'Abbadie², de Dachounoû, d'après celle de l'atlas Kiepert.

La relation parle des îles voisines : Alek, qui est Dahlak, et Dassi, qui est Dessi.

Passant par l'île de Dessi, les missionnaires franciscains gagnent la terre ferme et vont à une ville nommée Mennan, que je ne retrouve pas sur les cartes modernes, et qui était soumise au sultan de Seuaki. J'identifie Seuaki à Houakil.

De Mennan, pendant quinze jours, ils marchent dans la direction d'une autre ville située au pied des montagnes, et habitée par une population mêlée de musulmans et de chrétiens éthiopiens. De ce point, quinze jours de marche à travers le désert les conduisent à une ville frontière des États du *Negus*, appelée Maria.

Près d'Antalo, il y a actuellement une localité appelée Beit-Mariam (la maison de Marie), c'est peut-être le Maria

1. Pour éviter les confusions de prononciation dans la lecture des noms de l'itinéraire, je remplacerai le *ch* de l'orthographe italienne par le *k*.

2. *Douze Ans dans la Haute-Éthiopie*, Paris, 1868.

de la relation ; car au xv^e siècle cette localité existait probablement déjà, puisque un siècle plus tard, sur la carte de *l'empire du Prêtre-Jean* du *Theatrum Orbis* d'Abraham Ortelius, cette localité est notée avec l'orthographe un peu modifiée de Bet Maria.

Mais, d'autre part, deux itinéraires du commencement du xvi^e siècle, dont je parlerai plus loin, ceux de frère Thomas de Ganget et de frère Raphaël d'Axoum, parlent d'une localité et d'une province appelées Maria, situées immédiatement au nord-ouest de la province de Hamazen, c'est-à-dire à la frontière des États du *Negus*. Si ce Maria était celui de la relation en question, les Franciscains de 1480, après avoir abordé à Houakil, seraient, dans leur traversée du désert de la côte, remontés vers le nord, en contournant la baie d'Adulis.

La mission franciscaine passe ensuite chez des seigneurs éthiopiens appelés Syonfirave (ce doit être un nom d'homme), Alkadi (c'est probablement un surnom signifiant le cadi, le juge), Tegrimatona (ce nom ressemble fort à celui de Tigrémahon, qu'on donnait quelquefois alors à la grande province de Tigré ou Tegraïe).

Je ne trouve pas l'identification des villes de Fendun, de Reeldeten et de Vaansoul, qu'elle traverse ensuite pendant un itinéraire de seize jours. Toutefois la ville de Fendun me paraît être la même que celle de Fandon, que nous verrons plus loin citée dans l'itinéraire de frère Raphaël d'Axoum.

Douze jours conduisent la mission franciscaine à la ville où le *Negus* précédent, Baëda-Mariam, avait été enseveli.

Une chronique éthiopienne, traduite par M. René Basset¹, nous apprend que cette ville était Atronsa-Mariam (le trône de Marie), dans l'Amhara méridional, district d'Amara, à quelque distance de la rive gauche de l'Abai. On la retrouve

1. *Études sur l'histoire de l'Ethiopie*, Paris, 1882, pp. 102-103, 246.

dans le nom d'Atronsa-Mariam, sur la carte précitée de M. Arnauld d'Abbadie.

Dans l'église d'Atronsa-Mariam, il y avait, d'après la relation franciscaine, un grand et bel orgue, fait par un Italien. La chronique éthiopienne, éditée par M. Basset, ajoute que cette église possédait un tableau de la sainte Vierge et de Notre-Seigneur, peint par un Franc, lequel, d'après M. Basset, serait le Vénitien Nicolas Brancalone, que, quarante ans plus tard, rencontrait à la cour éthiopienne la mission politique portugaise dont Francisco Alvarès nous a laissé la relation¹.

Continuant leur route, les Franciscains passèrent l'Abai à Kiapheg (point dont je n'ai pu trouver l'identification), et parvinrent à Barar, où était la cour du *Negus* Eskênder (Alexandre). D'après l'itinéraire de frère Thomas de Ganget, que je rapporte plus loin, Barar paraît appartenir à la région du Godjam. Au reste, le Godjam avait été le point de départ des expéditions du père et prédécesseur d'Eskênder, Baëda-Mariam, contre le royaume musulman d'Adel².

J'identifie le Barar des relations franciscaines au Barih de la carte de M. Arnauld d'Abbadie.

Tel est l'itinéraire que suivit la mission franciscaine de 1480.

A l'encontre de son père, le *Negus* Eskênder était mal disposé pour le catholicisme. C'est à grand'peine que les deux Franciscains purent obtenir de lui une audience. Voyant l'inutilité de ses efforts, le P. Jean de Calabre quitta l'Éthiopie avec son compagnon. D'après la *Chronique franciscaine* de Marc de Lisbonne, il aurait été massacré, à son retour, par des fanatiques musulmans³.

1. *Viaggio d'Etiopia* dans le Recueil de Ramusio, t. I^{er}, éd. de 1563, p. 236.

2. Basset, *op. cit.*, p. 247.

3. Marcos de Lisboa, *Tercera Parte de las chronicas de la Orden de los Frayles Menores*, Salamanque, 1570, f^o 178 B, col. 1.

A la cour éthiopienne, les Franciscains avaient rencontré plusieurs Européens, des Italiens surtout. Ces Européens étaient venus en Éthiopie chercher des pierres précieuses; mais, depuis de longues années, ils se voyaient retenus à la cour, et, quoique bien traités, ils regrettaient leur liberté. Leurs noms sont rapportés dans la relation de la mission franciscaine. Ce sont :

Nicolas Brancalone (nommé plus haut),
 Jacomo Garzoni,
 Piero da Monte,
 Zuane Darduino, tous les quatre de Venise;
 Nicolo, de Mantoue;
 Chola (Nicolas) di Rossi;
 Gabriel, de Naples;
 Zuane da Fiesco, de Gênes;
 Mathieu, de Piémont;
 Philippe, le Bourguignon;
 Gonzalve, le Catalan;

Lyas de Barutho (Élie de Beyrouth ?), qui était venu en Éthiopie avec une lettre du pape.

En 1485, peu après la fin de la mission du P. Jean de Calabre, arrivaient à Jérusalem deux Franciscains portugais, frères Antoine de Lisbonne et Jean de Montarroyo, envoyés par le roi de Portugal Jean II pour tâcher de pénétrer dans le mystérieux empire du Prêtre-Jean. Ils espéraient rencontrer à Jérusalem des pèlerins éthiopiens, qui leur eussent servi de guides; mais, au moment de leur arrivée, il ne s'en trouvait aucun. Au reste, leur imparfaite connaissance de l'arabe entrava leur tentative, et, après deux années environ d'infructueuses démarches, ils revinrent à Lisbonne ¹.

1. Fr. Fernando da Soledade, *Historia serafica cronologica de ordem de S. Francisco na provincia de Portugal*, tomo III. Lisbonne, 1705, p. 412.

VI. Mais si les Franciscains n'ont pu, au moyen âge, pénétrer en Éthiopie qu'à de rares intervalles, ils n'en ont pas moins obtenu des renseignements géographiques importants sur cette contrée, au commencement du XVI^e siècle, au moment où la mission politique portugaise, dont Francisco Alvarès nous a laissé la relation, était encore en Éthiopie. Le manuscrit de Florence de frère Nicolo di Oliveto, dont j'ai parlé plus haut, nous donne les itinéraires qui en 1522 et 1523 furent dictés à ce moine par trois religieux franciscains originaires d'Éthiopie : frère Raphaël d'Axoum (Tigré), frère Thomas de Ganget (province d'Angot) et frère Antoine d'Urcurcar (province de Bugna). Je rapporte ces itinéraires tels qu'ils sont relatés dans l'extrait de ce manuscrit publié par le P. Marcellino de Civezza¹.

Itinéraire de frère Raphaël d'Axoum.

De Barara (Barar) à Chesò 20 à 25 milles, une journée de marche, plaines fertiles. — De Chesò à Seacher, 2 journées, plaines. — De Seacher à Ensùoso, 4 journées, plaines. — D'Ensùoso à Modoge, 4 journées, plaines. — De Modoge à Bedeuegi, 7 journées; d'abord des plaines, puis près de Bedeuegi de grandes montagnes. — De Bedeuegi à Ambat, 2 journées, plaines. — D'Ambat à Chegefage, 1 journée à travers montagnes et vallées. — A Chegefage passe une rivière appelée Ochiet.

De Chegefage à Degdon, 5 journées, plaines. — De Degdon à Uasel, collines. — D'Uasel à Foara, bois, 3 journées; à Foara coule une rivière. — De Foara à Doncona, 3 journées, collines; la rivière Ala traverse Doncona et de là se dirige vers l'est. — De Doncona à Sonaro, 5 journées, bois. De Sonaro à Balto, 4 journées; à mi-chemin, on traverse la rivière Mela.

1. *Op. cit.*, p. 218-222. Je reproduis les noms géographiques avec l'orthographe italienne de l'auteur du manuscrit.

De Balto à Gora (peut-être Goraba entre Gondar et le lac Tsana), 2 journées. — De Gora à Fandon (peut-être Fanja), 1 journée. — De Fandon à Meladele, 5 journées; Meladele est une grande ville. — De Meladele à Corcar, 4 journées, montagnes. — De Corcar à Inasa, 2 journées. — D'Inasa à Belet, 1 journée; Belet est une grande ville. — De Belet à Ancuc... Ancuc possède une grande église de chanoines, qui compte plus de 40 autels. A Ancuc passe une grande rivière, nommée Solno.

D'Ancuc à Uero, 2 journées. — D'Uero à Soncanet. — De Soncanet à Quot. — De Quot à Mensenuam. A Mensenuam on passe un fleuve qui va vers le Nil et se nomme Sumet. — De Mensenuam à Angaban. — D'Angaban à Diquaro; à Diquaro coule la rivière Schedia, elle se dirige vers le Nil. — De Diquaro à Flemona (le Fremona des missionnaires jésuites du xvi^e et du xvii^e siècle); à Flemona passe un affluent du Nil, la grande rivière Asen.

De Flemona à Axon (Axoum). — D'Axoum à Lelia (Alleluia), 2 journées; là coule la grande rivière Marab (Mareb). — De Lelia à Seraué, montagnes. — De Seraué à Deuarua (Dibaroua), collines et bois, pays fertile. — De Seraué à Amasen (ou Hamazen), montagnes et vallées. — Du Hamazen à Bachela (Bachilo), montagnes et vallées, peuplées d'éléphants et de bêtes féroces. — De Bachela à Soachen (Souakim), grandes plaines, habitées par des bergers chrétiens.

En résumé, de Barar à Axoum, 30 journées; d'Axoum à Souakim, 22 journées.

Frère Raphaël était parti de Denna dans la province d'Anguot (Angot); et, passant par Maria, pays situé dans la province de Hamazen (V. *contrà* plus loin), il était allé directement à Souakim sans passer par Massawa, ou plutôt sans s'y arrêter, car deux pages plus loin il est dit qu'il alla de Massawa à Souakim.

*Itinéraire de frère Thomas de Ganget (ou Gaget),
province d'Angot.*

Au sud de Barara est le Damot (grand Damot), province de 60 journées de tour; villes : Auesga et Us, la première à 15, la seconde à 6 journées de Barara.

En continuant au midi, du côté de l'océan Indien, on trouve la province de Vogé ou Uogé, traversée par la rivière Uobi, et gouvernée par une reine; elle avait été en guerre avec le *Negus*, puis s'était soumise et lui payait tribut.

La cour du *Negus* était à Ugié. A 8 journées était une grande ville appelée Besegaï, à l'ouest de laquelle, en allant vers Ugié, il y a, dans la province de Godjam, de grandes montagnes, nommées Gatat, où naît le fleuve Auas (Awash); ce fleuve vient du nord de Barara, coule à l'ouest de Barara, à l'est d'Us et vers l'océan Indien.

D'Ugié à Barara, 8 journées. Barara est dans la province d'Urab; c'est une grande ville. Le Patriarche (l'*Abouna*) y réside, et elle possède une grande église. Le *Negus* y demeure aussi la plupart du temps.

De Barara à Ufat, où sur une montagne est un couvent d'environ trois mille moines, 8 milles. — D'Ufat à Eson, grande ville où sont de nombreux écoliers, 8 milles. — D'Eson à Zancar, grande ville et autre capitale du *Negus*, 5 milles; plaines et traversée d'une rivière nommée Duchra.

De Zancar à Bedeuegi, 8 journées, plaines, puis montagnes. Bedeuegi a un château fort; là passe une rivière, nommée Zerma, qui coule vers l'est. — De Bedeuegi à un château nommé Alala, 1 journée et demie à travers les montagnes; à Alala passe la rivière Onchiet (l'Ochiet de frère Raphaël), qui se réunit à la Zerma.

D'Alala à Digino 2 journées et demie, plaine et traversée d'une rivière qui passe à Digino. A Digino est une église

placée sous le vocable de la Sainte Trinité et desservie par trois cents chanoines.

De Digino à Uassel (l'Uassel de frère Raphaël), 4 journées par plaines et collines ; à Uassel est une collégiale de chanoines. — D'Uassel à Aïch, 1 journée. A Aïch se trouve un lac d'eau douce entouré de montagnes, qu'on appelle vulgairement le lac des 8 milles ; au milieu est un monastère de religieux vêtus de blanc, dédié à saint Étienne.

D'Aïch à Fichara, 10 milles, plaines et la rivière Mele, qui se dirige vers l'est. — De Fichara à Zaget, 6 milles, vallées et plaines ; à Zaget, grandes écoles. — De Zaget à Almo, 16 milles, plaine fertile. — D'Almo à Durbit, 25 milles, soit 1 journée. A Durbit, trois grandes foires par an, le 1^{er} mai, à la Saint-Martin et à la mi-carême, où viennent les marchands du Damot (Grand-Damot) au midi, du Bali à l'est, du Tigré au nord-est, du Godjam à l'ouest, enfin de la province d'Agau. Dans cette ville il n'y a que des hôtelleries.

De Durbit à Aldit, grande ville, 1 journée et demie, plaines. — D'Aldit à Gumat, autre grande ville, munie d'écoles, 1 journée, plaine. — De Gumat à Dunchona (probablement le Doncona de frère Raphaël), une demi-journée ; là passe la rivière Tuchieroca, à l'eau noire, et qui coule vers l'est. Sur une montagne, il y a un monastère en forme de château.

De Dunchona au château nommé Asquaga, 1 journée, montagnes. — D'Asquaga à Uruuar, 3 journées ; à Uruuar, il y a 12 églises, des chanoines (moines) et le tombeau d'un saint roi, nommé Lalireca (Lalibéla), qui fait des miracles. Ce lieu est un important centre de pèlerinages.

D'Uruuar on va en une demi-journée à la province de Bugna, où sur une grande montagne naît la rivière Tacagi (Tacazze), un affluent du Nil.

Du Bugna au Tegré (Tigré) on va en cinq journées, par plaines et collines. — Du Tegré (de la frontière du Tigré) à Axon (Axoum), 3 journées. — D'Axon à Lelia (Alleluia) ;

pays torride, où passe le fleuve Mauas, qui se dirige vers la mer Rouge, 2 journées. — De Lelia à Seraué, 1 journée et demie. — De Seraué, à Diuarua (Dibaroua), 2 journées. — De Diuarua à Bisen (le monastère de la Vision), 1 journée, montagnes. — De Bisen à Megua (Massawa), une demi-journée.

Près de Megua, à 3 journées (?) par terre et à 1 journée par mer est le port de Dancano; ce doit être Arkiko, dont le synonyme est Dachounoû, *aliàs* Dohono.

De Mehua à Soachem (Souakim), 14 journées, plaines.

Résumé de l'itinéraire de frère Thomas : Du Damot (Grand Damot) à Barara, 15 journées; de Barara à Axoum, 60 journées; d'Axoum à Souakim, 22 journées.

Complément de l'itinéraire de frère Thomas de Ganget.

De Barara à 8 milles vers l'est, on trouve la ville de Garma, où sont d'importantes écoles. — A 1 journée à l'est, à travers des collines, la ville de Masegué.

A l'est encore, est la province de Fesegar, grande de 20 journées de tour, où une ville, nommée Sogra, distante d'une journée de Masegué. — A côté de la province de Fesegar est celle de Doaro, grande de 40 journées de tour; puis celle de Bali, de 30 journées; enfin, près de la mer, celle d'Adel, de 60 journées. — Fesegar (Fategar), Doaro, Bali, Adel, se trouvent sur la carte précitée du *Theatrum Orbis* d'Ortelius.

De la province d'Urab, où est Barara, on va vers l'ouest en quarante jours à la province de Godjam. — Sur le chemin on trouve Nemese, à trois journées en dedans de la province de Godjam.

De la province d'Urab en allant au nord vers Ufat (déjà nommé plus haut), se trouve la province de Soa, où est la ville de Zancar (déjà nommée). — De cette ville en allant à l'est-nord-est, on rencontre la province de Sera, de

12 journées de tour. — De cette province, par le même chemin, on revient dans la province d'Ufat, qui a 5 journées de tour.

De là, au nord-est, la province de Geten, qui a 5 journées de tour; — puis, toujours au nord-est, la province de Gegni, de 3 journées de tour, laquelle joint à l'est la province de Sera.

De la province de Soa précitée, on va, au nord, à la ville de Beduegi (déjà nommée), à 5 milles de laquelle se trouve la province d'Anara; — d'où, en allant toujours au nord, on gagne la province d'Anguot (Angot). Dans cette province est la ville de Ganget, patrie de frère Thomas. — Encore plus au nord est la ville de Demna (Denna de frère Raphaël). — Au delà de ces deux provinces, est Uasel, grande ville déjà nommée, distante de 2 journées du Nil (bleu).

À l'ouest est la province d'Ajaua, et plus à l'ouest encore celle de Dembiani, puis celle d'Infraï, enfin celle d'Agemender, qui confine aux montagnes et aux forêts du pays des Nègres.

De la province d'Anguot, en allant au nord-est, pendant trois jours, on trouve un pays fertile; puis, pendant cinquante jours, des sables et des bois, appelés Gabel (Djebel?) — Il y a une localité appelée Giabel, entre Massawa et Souakim, sur la carte du *Theatrum Orbis* d'Ortelius; — Enfin, à l'est, la province de Danchele (Dankali, Danakil), de 2 journées de traversée, avec la ville d'Agda, près de la mer.

De la province d'Anguot, en allant au nord, on rencontre la province de Bugna (déjà nommée). Entre ces deux provinces coule le Nil (? un sous-affluent du Nil). Le long du Nil (de la relation) ou plutôt de son sous-tributaire, se développe pendant quinze journées un pays appelé Uaedel; c'est une forêt, pleine d'ermites et de moines chrétiens, qui y vivent dans la plus grande austérité.

A l'est, la province de Bugna touche à celle de Cheda. A l'est, la province de Cheda confine à celle de Giauamora et à la forêt de Pegreri.

La province de Tegré (Tigré), où est la ville d'Axon (Axoum), joint celle de Bugna et a au nord celle de Seraué, où est la ville de Diuarua (Dibaroua). A l'ouest, la province d'Amasen (Hamazen) confine à celle de Sarant, où est la ville d'Ambanderon.

Entre la province d'Amasen et le Nil (ou un de ses affluents ou sous-affluents) est la province de Maria, dont les habitants sont des nègres aux cheveux crépus; les sujets du *Negus*, au contraire, ont les cheveux longs. — (*Negri arricciati il capo, e sotto il Presto Davit hanno i capelli lunghi.*)

La province de Nuba est en Amasen, et celle de Bachela est au nord de l'Amasen et le joint.

A l'est, droit vers le rivage de la mer, se trouve un port, autre que Megua (Massawa), le port de Becano (peut-être faut-il lire Docano, c'est-à-dire Arkiko); puis au delà, dans les terres, Barbara et Meli. La province qui comprend ces localités se nomme Abbasit et ses habitants Abbassins (Abassins est synonyme d'Abyssins); c'est une race pastorale.

Frère Thomas avait pour compagnon frère Antoine d'Urcuzar (Urcuzar est dans la province de Bugna). L'itinéraire, décrit par ce frère dans le manuscrit de la Bibliothèque de Florence, étant le même que celui de frère Thomas, la *Bibliotheca Sanfrancescana* ne le reproduit pas.

J'ai dit plus haut que frère Jean de Calabre avait trouvé plusieurs Européens à la cour du *Negus*. Frère Thomas de Ganget rencontra un autre Européen, venu en Éthiopie, après le passage de frère Jean de Calabre; c'était un peintre vénitien, nommé Gregorio ou Hieronimo Becini. En 1482, il s'était rendu, avec sa femme Dionora, à Alexandrie

d'Égypte, et de là avait gagné la Haute-Éthiopie. Il avait reçu du *Negus* une belle terre en fief. Frère Thomas le vit à Barara à la cour du *Negus*, et c'est de la bouche d'une de ses filles, nommée Maria, qu'il eut sur ce Vénitien les renseignements qu'il rapporte.

VII. *Frère Zorzi, moine éthiopien se disant Dominicain éthiopien; de l'origine de la légende des Dominicains éthiopiens.*

Dans son *Voyage d'Éthiopie* (chap. xxix, f° 200 B de la collection Ramusio, Venise, 1563), Francisco Alvarès dit que les moines éthiopiens portaient un froc semblable à celui de l'ordre de Saint-Dominique. En outre (V. *Bibliografia Sanfrancescana*, p. 218 et 220) dans certains monastères éthiopiens, la couleur du vêtement était blanche.

Ces ressemblances de costume firent que, contrairement au proverbe : « L'habit ne fait pas le moine », plusieurs religieux éthiopiens à vêtement blanc furent accueillis en Europe dans les couvents dominicains comme appartenant à l'ordre de Saint-Dominique.

Le manuscrit de Florence, dû à frère Nicola di Oliveto, dont la *Bibliografia Sanfrancescana* (p. 217-222) reproduit des extraits, nous donne le nom d'un de ces premiers soi-disant Dominicains éthiopiens, frère Zorzi (Georges).

Il était originaire du monastère de Denracarbe, situé à 40 milles d'Axoum et à 30 milles du Nil ou plutôt d'un de ses affluents. Denracarbe, ainsi que le monastère de Lelia (Alleluia), était peuplé de moines blancs.

En 1514, frère Zorzi était à Jérusalem, prieur du couvent des moines éthiopiens de cette ville, — prieur des moines de Saint-Dominique de Jérusalem, dit le manuscrit de Florence. — En 1516-1517, au moment de la conquête de la Syrie et de l'Égypte par le sultan ottoman Sélim I^{er}, le couvent éthiopien de Jérusalem fut saccagé. Frère Zorzi se rendit alors en Europe; en 1519, il était à Venise, où frère

Nicola di Oliveto le vit et, d'après son récit, écrivit quelques notes de son manuscrit.

Mais frère Zorzi n'est pas le premier moine éthiopien qui ait passé pour un Dominicain éthiopien. D'après un géographe italien, Volaterran, cité par l'*Année Dominicaine* (Amiens, 1691, t. I de juillet, pp. 111-112), sous le pontificat de Sixte IV, c'est-à-dire de 1471 à 1484, d'autres moines éthiopiens étaient venus à Rome et s'y étaient fait passer pour Dominicains. En 1513 et en 1515, d'autres soi-disant Dominicains éthiopiens furent accueillis comme frères du même ordre, les uns dans le couvent dominicain de Pise (Italie), les autres dans celui de Valence (Espagne).

Ces moines éthiopiens, qui, en réalité, appartenaient très probablement à la règle de saint Antoine le Grand (car en Éthiopie, les monastères dépendent généralement de cette règle, sauf quelques-uns qui suivent la règle d'Eustathios) — ces moines éthiopiens, dis-je, durent inventer maintes légendes, afin de justifier de leur prétendue origine dominicaine. D'après l'une de ces légendes, les pères de la vie monastique en Éthiopie, saint Aragawi et ses huit compagnons, qui vivaient aux v^e et vi^e siècles et appartiennent à l'ordre de saint Antoine le Grand, seraient transformés en missionnaires dominicains envoyés en Éthiopie en 1323 par le pape Jean XXII.

Ces légendes peu véridiques, et bien d'autres encore, ont été éditées par un auteur dominicain espagnol, frère Luis Urreta dans ses deux livres intitulés : *Historia ecclesiastica, politica, natural y moral de Etiopia, monarchia del emperador llamado Preste Juan de las Indias*, Valencia, 1610, in-4; — et *Historia de la Sagrada Orden de Predicadores en los remotos reinos de la Etiopia*, Valencia, 1611, in-4. Ces deux volumes se trouvent à la Bibliothèque nationale.

Urreta a été réfuté par divers auteurs, notamment par le Père jésuite Nicolas Godinho dans son livre *De Abassinorum rebus* (Lyon, 1615); — par Michael Geddes, chancelier

de la cathédrale de Sarum, dans son livre *The Church-History of Ethiopia* (Londres, 1696); — et par le grand historien colonial portugais Diogo de Couto, le continuateur de João de Barros, qui, sur le déclin de sa vie, à la demande des Jésuites de Goa, écrivit l'*Historia do reyno da Ethiopia, chamado vulgarmente Preste João, contra as falsidades que nesta materia escreveo Fr. Luis Urreta Dominicano*. Cet ouvrage, resté manuscrit, fut, sur l'ordre de son auteur, envoyé par les jésuites de l'Inde portugaise à l'archevêque de Braga, Aleixo de Menezes.

2^e trimestre 1896.

48 AC

3 9088 00041 2866

SMITHSONIAN INSTITUTION LIBRARIES